This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

27524 f. 294

[redacted]

BLANÇAY,

PAR L'AUTEUR

DU

NOUVEAU VOYAGE

SENTIMENTAL.

[illegible]

[redacted]

Frontiſpice de Blancay.

Tom. II. *Pag. 196.*

[redacted]

LANÇAY,

PAR L'AUTEUR

DU

OUVEAU VOYAGE

SENTIMENTAL.

ROISIÈME ÉDITION.

SECONDE PARTIE.

A PARIS,

ez LOUIS, Libraire et Commission-
naire, rue Saint-Severin, N°. 29.

1792.

14 MAY 1935
LIBRARY

HAPITRE PREMIER.

DÉVOTE ET SES VASSAUX.

ELQUE tems après, je retournai campagne ; mais ce fut pour à la terre de M. d'Arleville : elle différence ! Ce n'est pas ie fût beaucoup aim

fit les honneurs que l'on crut devoir à la nouvelle épouse d'un Seigneur que l'on chérissait. Tout le village vint au-devant d'elle : mais on n'avait pas cet air empressé qui fait tout le charme des hommages : le respect seul avait dicté la harangue du Bailli : et ce qui marquait encore plus, c'est que, dans les phrases qui s'adressaient à M. d'Arleville et à ses deux enfans, on retrouvait l'expression du sentiment. Leurs yeux disaient à l'observateur attentif: « Quel dommage que » ce brave homme ait cette femme-là » pour épouse! Nous étions heureux. » Il y a bien à craindre à présent que » nous ne le soyons plus ». Les plus malins regardaient alternativement la Dame et l'Abbé Fallacio, (qu'elle

u'elle appela un remercîment :
nforma s'il y avait de la piété
ses vassaux, enjoignit au bon
rancir d'y tenir la main, promit
eillance à ceux qui prieraient
: tout cela brodé de quelques
mystiques, et dit du ton de
d'un être supérieur qui veut
scendre de sa sphère. Elle
donner au Curé diverses
our l'ornement de l'Eglise.
tait allée se mêler parmi les

des rubans ; aux vieilles, des croix, des boucles, des colliers. . . . . Son frère, entouré des hommes, leur parlant avec cette affabilité si puissante sur l'inférieur, leur annonçait que, le Dimanche suivant, ſon père donnerait des prix pour la course, et que l'on danserait ensuite.

La joie revint animer la physionomie de ces braves gens, mais ils regardaient toujours Mme. d'Arleville, avec l'air de dire : --- " Quel dommage qu'une aussi bonne Demoiselle, qu'un aussi bon jeune homme aient une pareille belle-mère " !

Il n'y eut que quelques vieilles femmes, dévotes aussi, mais de bonne foi, qui, sachant qu'elle allait tant à l'Eglise. . . . . . Il s'en faut qu'elle

la journée, persuadée
ct pour son rang, ses
raient la vénération pour
le se trompait. Nulle part
e long-tems de la fausse
ès que l'office fut fini,
béate dans son banc sei-
pendant qu'elle feuille-
, on était déja au châ-
ant le prix de la course,
us les marronniers de la

CHAPITRE II.

LES PLAISIRS TROUBLÉS.

Au lieu de la prétention de briller qui préside aux bals de la ville, on n'avait là que le desir de s'amuser. On y dansait de tout son cœur ; le ménétrier jouait de toute sa force, et la vraie gaieté animait tout le monde. Au lieu de ces tables de jeu, auxquelles vont combattre, pendant toute une nuit, ceux qui ne dansent pas, les mères et les vieillards, assis sur des banquettes, encadraient le tableau et ajoutaient à son effet. Enfin, chacun des rubans qu'Adèle avait

… en était
ent une , pour moi qui
:c Adèle. Chaque fois que
se touchaient. . . . . nous
:s , comme à la ville , de
qui exigent un serrement
:quel la pudeur se résout
it. Nos mains étaient nues ,
frémissement était senti.
: terrein inégal qui , en
l'incertitude dans les pas ,
ir les assurer , de s'appuyer
la main du danseur

heureux, et je me livrais à tout le charme de ses illusions, lorsque Madame d'Arleville revint, suivie d'un laquais portant sa bibliothèque d'Eglise, ses carreaux, son épagneul. . . . . Elle entend la musique, apperçoit la danse, arrive furieuse, fait renverser l'orchestre ; et, s'en prenant à tout le monde : --- « Comment, Monsieur d'Arleville, vous » autorisez de pareilles choses ! Et » vous, Mademoiselle, c'est comme » cela que vous vous respectez ! » Danser comme une folle au milieu » d'un tas de paysans ! Vous profitez » bien des exemples que je vous » donne ».

En un instant, la jolie assemblée fut dispersée.

: fûmes pas quittes aussi
nt des aigres et pieuses
:s de Madame d'Arleville.
qui fut mandé, ce bon
en fut le principal objet.
:ait inconcevable qu'un
son âge permît des plai-
profanes ! --- Madame,
ıreux, que le sort con-
es travaux pénibles, se-
à plaindre, si, après
e entière de travail il-

„ un jour de repos. --- Cela est vrai,
„ Madame, mais, pour l'homme que
„ l'habitude de la fatigue rend actif
„ et robuste, un repos absolu serait
„ une peine, au lieu d'être un dédom-
„ magement. --- Comment ! Monsieur
„ le Curé, vous mettez de la préten-
„ tion dans vos réponses : Vous feriez
„ mieux d'en mettre à convaincre vos
„ paroissiens, que le Dimanche est
„ entiérement destiné à prier. --- Ma-
„ dame, pour obtenir assez, il ne
„ faut pas exiger trop. L'enfant qui
„ revient de l'école, embrasse son
„ père, lui fait quelques caresses,
„ puis va se livrer aux amusemens
„ de son âge. Si on exigeait que le
„ tems qu'il leur destine, il le passât
„ tout auprès de son père, croyez-vous

:ux dans un Pasteur. -- Plus lit, Madame, plus on doit indulgent. L'expérience ne à prouver les abus de l'intolé- :t j'aime mieux être entouré ; qui m'aiment comme un .e de gens qui me craindraient . . . . -- M. le Curé, un verbiage inutile. Je suis truite sur cet objet, pour phrases puissent ébranler ıcipes. Il n'y a qu'un mot

„ Je suis fâché, Madame, de ne
„ pouvoir faire ce que vous desirez :
„ mais je n'agis jamais contre ma
„ façon de penser. --- Vous êtes bien
„ hardi, Monsieur, de me tenir tête
„ sur un pareil sujet. Comptez que
„ j'en porterai des plaintes. Eh ! qui
„ aura donc de la religion, si les
„ Pasteurs eux-mêmes . . . . . . Cela
„ est affreux ! Grand Dieu ! quel
„ siècle ! quelle perversité ! Monsieur,
„ le Curé, je vous reverrai quand
„ vous aurez adopté d'autres prin-
„ cipes. --- Madame, ce ne serait pas
„ ce motif-là qui m'en ferait changer».

M. Francir sortit, en faisant un salut si expressif, que, pendant quelques minutes, Madame d'Arleville fut comme suffoquée. -- „ Grand Dieu „ ! dit-elle

ur moi, que de rendre tous mes ssaux heureux ! mais non ; ils savent l'être que dans le péché. leur Pasteur encore, qui au lieu les éclairer..... Il n'y a plus piété, ni vertu sur la terre ".

CHAPITRE IV.

Le Chien de la Dévote et le Braconnier.

Ce torrent de pieuses exclamations fut interrompu par une vieille femme-de-chambre, qui vint annoncer que Pyrame (c'est le nom de l'épagneul) avait des coliques. -- ,, O ciel, mon ,, Pyrame ! Apportez-le-moi bien vîte. ,, Cette chère bête ! que peut-elle donc ,, avoir ,, ? Pyrame fut apporté mollement étendu sur un coussin, que la vieille déposa sur les genoux de Madame d'Arleville. On fit chauffer des mouchoirs de batiste pour envelopper le malade. On lui présenta

rın, ce que l'on imaginait de lui
:. Au milieu de ses doléances,
expressions de sa mauvaise hu-
:, Madame d'Arleville ne cessait
: récrier sur son extrême sensi-
, qui ne lui permettait pas de
souffrir le plus petit être, sans
ger ses maux --- " Pour vous,
demoiselle ", en s'adressant à
:, " rien au monde ne peut vous
ouvoir. Vous verriez mourir ce
ıvre animal, sans en être plus

„ Délicat comme tu es, il y a long-
„ tems que tu aurais péri, si tu étais
„ tombé en de certaines mains. On
„ n'aurait jamais eu pour toi ces
„ soins tendres qui exigent une sen-
„ sibilité aussi vive, aussi exquise
„ que la mienne. . . . . . Qui est-ce
„ donc qui ouvre si brusquement cette
„ porte ? Ce pauvre Pyrame en a tres-
„ sailli „.

C'était le garde-chasse amenant un paysan qu'il avait surpris tirant un coup de fusil. Ce pauvre homme courut se jeter aux genoux de M. d'Arleville. Il en fut reçu avec cette nuance de sévérité qui laisse entrevoir le pardon ; et il commençait à se rassurer, lorsque Madame d'Arleville prenant la parole : --- Comment,

» malheureux ! tu oses chasser mal-
» gré les défenses ? et encore c'est
» un Dimanche que tu choisis ! ---
» Madame, je vous supplie de m'en-
» tendre : je ne suis point un bra-
» connier. --- Au lieu d'être à l'Eglise !
» --- C'est la première fois que j'aie
» chassé ; on peut s'en informer. ---
» Aller braconner, au lieu de prier
» Dieu ! --- Hélas ! c'était pour con-
» tenter ma pauvre femme, qui est
» à la veille d'accoucher, et qui,
» depuis je ne sais combien de tems,
» me tourmente pour avoir un bec-
» figue. --- Un bec-figue ! Il sied bien
» à de pareils êtres d'avoir de telles
» envies. Allons, allons, conduisez ce
» drôle-là en prison. --- Madame,
» ayez pitié de moi, de ma femme»....

Elle parut au même instant, conduiſant un enfant par la main, en portant un autre ſur ſon bras, un troiſième dans ſon ſein. Comme elle allait pour embraſſer les genoux de Madame d'Arleville, elle eut le malheur de toucher Pyrame, qui ſe mit à crier. --- « Prenez donc garde ; vous êtes » d'une mal-adreſſe ! Mon pauvre » Pyrame ! (*au garde*) : Eh bien ! » faut-il vous dire deux fois la même » choſe ? --- Allons », dit le garde » au paysan, « marchons en priſon ». La femme ſuivit. Je ſuivais auſſi, le cœur navré...... Je ne ſouffris pas long-tems. M. d'Arleville, qui les avait devancés, fit relâcher le paysan, défendit au garde de paraître, de pluſieurs jours, devant Madame

la dédommager de ce qu'elle
it d'éprouver.
1 rentrant au château, je trouvai
ıme d'Arleville occupée à donner
ce de faire cuire pour son chien, le
igue pour lequel elle venait d'en-
: en prison un malheureux père
nille. Pyrame mangea les deux
, et l'on alla se coucher un peu
tranquille ; mais les inquiétudes
ouvellèrent pendant la nuit. On
sa presqu'entière auprès du m-

L'Abbé étant incommodé, il put accompagner Madame d'Arlevi Je le remplaçai. Nous voilà do elle, la vieille femme-de-chamb moi et Pyrame, j'aurais dû dire : el Pyrame, la femme-de-chambre moi ; c'était sûrement dans cet or que nous plaçait la considération Madame d'Arleville.

CHAPITRE V.

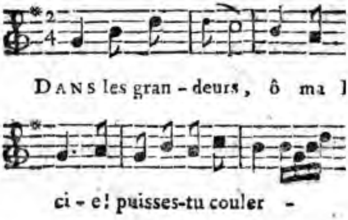
ACCIDENT. ROMANCE.

RIDICULE PROPOSITION DE LA DÉVOTE.

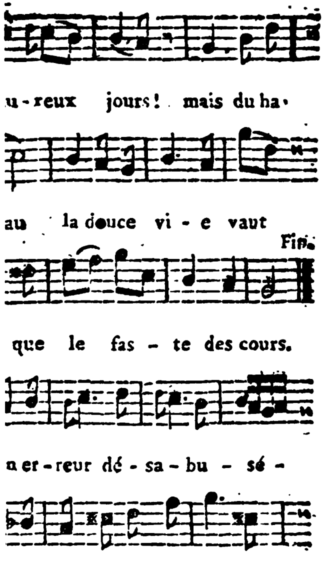
Nous cheminions dans le silence le plus absolu, par respect pour le sommeil auquel s'était livré l'animal chéri; mais il fut rudement interrompu par un cahot si violent, qu'une des soupentes se cassa. On juge sans peine et de l'effroi de Madame d'Arleville, et de l'aigreur avec laquelle le cocher fut traité, le tout en proportion de la tendresse qu'elle avait pour Pyrame.

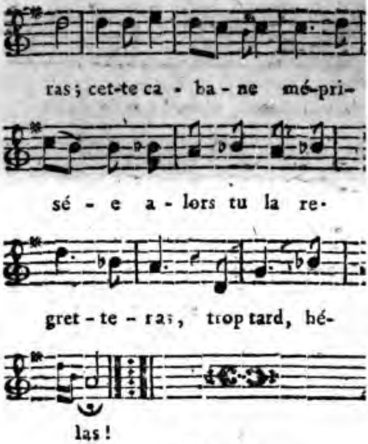
Nous allâmes nous asseoir au
d'un arbre, pendant que les
réparaient la voiture. A peine y éti
nous, que nous vîmes au pied
autre arbre, un jeune homme
dans le genre paysan, mais avec g
Il était si absorbé dans ses idées,
ne nous apperçut pas. Après quel
soupirs, il prit une guitare qui
à côté de lui, et chanta.

ROMANCE.



[redacted]


u - reux jours! mais du ha-
au la douce vi - e vaut
Fin.
que le fas - te des cours.
n er - reur dé - sa - bu - sé -
Lu - cie, un jour tu gé - mi -



Da capo.

Dans les grandeurs, ô ma Lucie !
Puisses-tu couler d'heureux jours !
Mais du hameau la douce vie,
Vaut mieux que le faste des cours.

[redacted]

Cette onde qui, dans la prairie
Coulait sans bruit et librement,
Par l'art, maintenant asservie;
Du plus beau parc fait l'ornement.

Dans d'étroits canaux resserrée,
N'en jaillissant qu'avec effort,
Elle est quelquefois admirée;
Mais on maîtrise son essor;
Voilà ton sort.

Dans les grandeurs, ô ma Lucie!
Puisses-tu couler d'heureux jours!
Mais du hameau la douce vie
Vaut mieux que le faste des cours.

*

Dès qu'à sa pente elle est rendue,
Lucie, alors on voit cette eau,
Ne s'élançant plus vers la nue,
Redevenir simple ruisseau.

Quoiqu'elle ait dans son esclavage,
Produit un effet admiré,

Elle aime mieux dans le bocage
Couler sur un lit ignoré,
Mais à son gré.

Dans les grandeurs, ô ma Lucie !
Puisses-tu couler d'heureux jours !
Mais du hameau la douce vie
Vaut mieux que le faste des cours.

*

Il soupira de nouveau, détacha sa guitare.... alors il nous apperçut. Il vit en même tems les soins que l'on se donnait pour réparer la voiture, et vint, avec beaucoup d'empressement, nous offrir un asyle chez lui, jusqu'à ce que nous pussions repartir. Nous acceptâmes. Il nous conduisit à une petite chaumière, dans laquelle le nécessaire se trouvait à peine. Il s'empressa de mettre dans l'âtre un

" "
.... u Arlieville du ton le plus
aigneux. --- " Je vous demande
ardon, Madame, j'ai encore une
hambre. --- Voyons. Mon Pyrame
sera peut-être un peu moins mal
u'ici. --- Madame, c'est qu'elle
t occupée par deux soldats, dont
s'est trouvé fort indisposé, ce
atin, en passant par ici. Je lui ai
nné mon lit. --- Peut-être qu'à
sent il se porte mieux, et qu'il
urra céder la place. — Je crois
l dort. --- Il

» gens qui sûrement vous pay
» fort mal. --- Je ne leur den
» rien, Madame ; je ne suis poin
» bergiste. --- Aubergiste ou no
» vous paierai bien, moi. --- J
» bien fâché, Madame, de vous
» ser, mais ce soldat est malade
» répond à tout. -- Mais que s
» vous si lui-même ne serait pa
» aise de céder la place moye
» un pour-boire ? La Fleur, al
» de ma part. Le mot n'était pas
» que la Fleur était dans la cha
» voisine, faisant la propositio
» la part de sa maîtresse. J'en
» bientôt une voix s'élever : ---
» ta maîtresse fut - elle la Dan
» trente - six villages, elle se
» bien, et non pas mon cama

» La Fleur parla sans doute de Pyrame.
» La même voix s'éleva de nouveau.
» --- Comment, maraut ! c'est pour
» un animal que tu proposes de dé-
» placer un homme malade ! Crois-
» moi, débarrasses vîte le plancher, si
» tu ne veux pas que je te mesure les
» épaules avec le plat de mon sabre ».

CHAPITRE VI.

RENCONTRE INATTENDUE.

LA Fleur sortit au plus vîte. En sortant, il laissa la porte ouverte : j'étais devant cette porte : le lit était en face ; le jour d'une fenêtre portait précisément sur le visage de celui qui occupait le lit, et ce jour me fit reconnaître Bernard. Le reconnaître et m'élancer vers lui, fut l'ouvrage d'un seul instant. Son camarade, celui qui avait si bien accueilli la Fleur, c'était notre cher Sans-Regret, qui, après les premiers momens d'effusion, voulait absolument aller au village

. --- que la voiture serait raccom-
dée. --- « Est - ce que vous êtes
vec cette. . . . . » ? Je lui mis la
n sur la bouche, en lui disant qu'il
urrait me faire beaucoup de tort.
Bernard lui prescrivit de se taire,
voulut même, à ma considéra-
, faire une politesse à Madame
leville, en se levant tout de suite
céder la chambre. Sans-Regret
lui permit qu'après bien des assu-
s qu'il nétait plus malade.

laisser toute la chaumière à la disposition de Madame d'Arleville, « c'est » bien étonnant qu'il ait eu cette colique-là ! Dans l'endroit où nous » avons couché cette nuit, il n'y » avait que de la mauvaise bière, » de la mauvaise eau : il n'a pas voulu » se résigner, comme moi, à ne boire » que de l'eau-de-vie. Il est vrai que je » m'étais bien conditionné ; mais lui, » il souffrait comme une malédiction. » Heureusement qu'nous avons trouvé » cet honnête jeune homme qui nous » a amenés chez lui, et qui a eu bien » soin de Bernard ; car, moi, faut en » convenir, je n'étais pas en état d'çà ; » mais c'est égal ; j'ai fait un somme, » y n'y paraît plus, sinon que je suis » bien altéré ».

... pas » ? — Bernard m'apprit
e Julie avait donné à Lisbeth de
oi lui acheter son congé, pour qu'il
t l'épouser. En comparant les dates,
vis que c'était le premier usage
elle avait fait des bienfaits de M.
Sermeuil.

Pour moi », dit Sans-Regret,
n'ai obtenu qu'un petit campos
ur accompagner Bernard. C'est
qu'il faut nous quitter ; mais je
:ux pas le laisser malade, et

On vint me chercher pour p
La dévote n'était pas patiente : je
que le tems de les embraſſer.

CHAPITRE VII.

QUI N'ÉTONNERA PERSONNE.

« Vous connaissez ces gens-là » ! me dit Madame d'Arleville, en plaçant à la fin de sa phrase le même point que l'on met après le mot fi ! --- « Oui, Madame. L'un des deux » est mon meilleur, mon plus cher » ami ». J'ajoutai le récit des preuves que Bernard m'avait données de l'excellence de son cœur. --- « C'est bien », me dit-elle, « de ne point oublier » ces choses-là. Il faut le rembourser. » --- Il y a long-tems, Madame, que » la dette d'argent est payée ; mais

» celle de la reconnaissance
» monde ne pourra jamais l'a
» --- A la bonne heure ; n
» voilà dans une autre sphè
» ne pouvez plus avouer de
» gens. --- Dans quelque ran
» fortune me place, je me f
» jours honneur d'un ami com
» nard. --- Songez qu'en vo
» gens au-dessous de soi, on
» faire beaucoup de tort. --
» peux le craindre que vis-
» personnes dont l'opinion,
» moment-là, me deviendra
» férente ». En prononçant
niers mots, je serrai un peu
Un mouvement d'inquiétude
Pyrame, fixa, ou du moins eu
fixer l'attention de M^e. d'Ar

Quelsques instans après, l'ennui me faisant desirer que le tems avançât. je voulus savoir quelle heure il était. --- « Est-ce-là », me dit-elle, « cette » fameuse montre ? -- Oui, Madame »; Elle la prit, l'examina avec un sourire dédaigneux; puis me la rendant ? — « M. Bernard n'était pas fastueux » dans ses présens ».

J'ouvris la bouche pour répondre. J'eus la prudence de me retenir, et je fis bien. J'aurais fâché sans corriger. A quoi bon ?

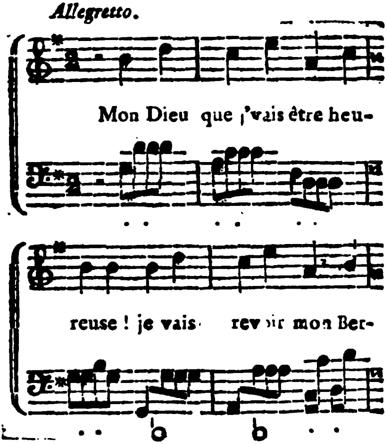
Je m'empressai de remettre la montre à sa place, me reprochant comme un sacrilége de l'avoir exposée au mépris d'une profane.

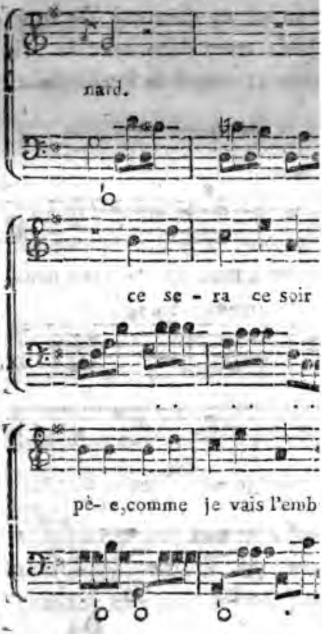
CHAPITRE VIII.

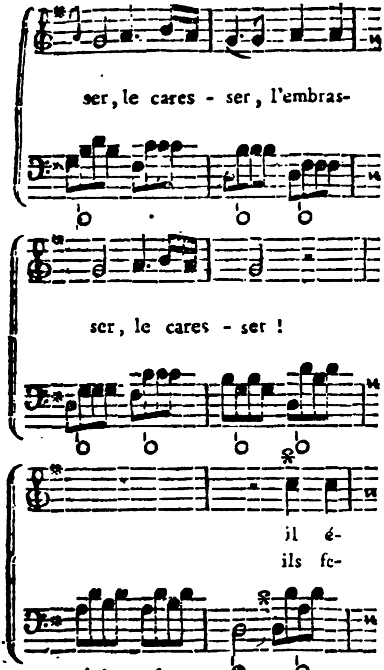
L'IMPROVISATRICE.

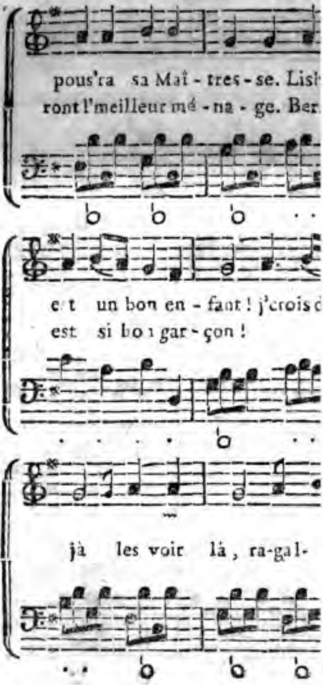
Arrivé à Paris, je laissai Madame d'Arleville déployer toute sa sensibilité pour son Pyrame, et pendant qu'elle consultait les Médecins, je courus chez ma bonne mère Simplet. Comme j'allais ouvrir sa porte, je l'entendis chanter, et distinguant, dès les premiers mots, qu'elle improvisait air et paroles, je m'arrêtai pour écouter ; voici ce que j'entendis : **La basse n'est pas, comme on pourrait le croire, une addition subséquente ; elle était formée par le ron-**

flement sourd et chevroté du rouet qui s'alliait assez bien avec la voix tremblante et cassée de la chanteuse.

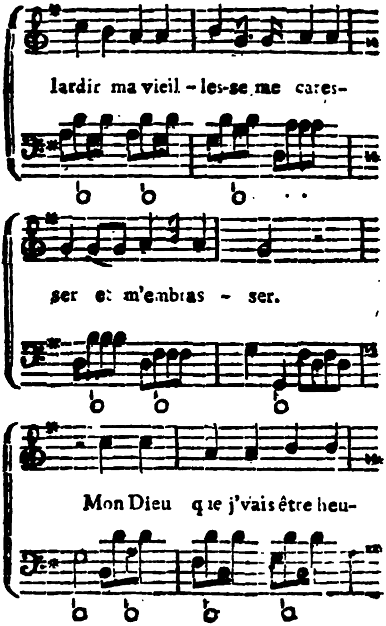


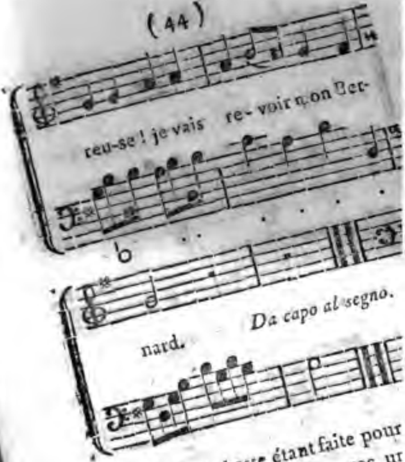

nard.
ce se - ra ce soir
pè- e,comme je vais l'emb


ser, le cares - ser, l'embras-
ser, le cares - ser !
il é-
ils ſe-


pous'ra sa Maî - tres - se. Lisb
ront l'meilleur mé - na - ge. Ber
e t un bon en - fant ! j'crois d
est si bo 1 gar - çon !
jà les voir là , ra-gal-

[redacted]


lardir ma vieil - les-se me cares-
ser et m'embras - ser.
Mon Dieu que j'vais être heu-



Nota. Cette basse étant faite pour
vecin, si l'on veut la jouer avec ur
ment qui ait de la tenue comme l
celle, il faut ne prendre que les n
basse fondamentale. On les a ma
les noires par des points, les b
un signe qui leur ressemble.

-~•• ,
-—~, vous le verrez , ce cher
iard. --- O ciel ! c'est vous ,
cher enfant ! que je vous em-
ie donc. Par quel hasard? . . . .
; comment savez-vous que Ber-
?. . . . --- Je l'ai rencontré sur
ıte. — Cette pauvre Lisbeth !
ıe elle va être contente ! Et
itresse donc ! C'est elle qui a
le congé de Bernard, et c'est
utant pour me rendre mon
ls , que pour donner à Lis-

vant de toute la vîtesse de ses jambes chez Julie, qui, avertie par le bruit précipité de sa béquille. . . . . . Mais elle n'a pas le tems de lui demander ce qui lui fait tant hâter sa marche.... --- « Il l'a vu. Il vient.... Il » n'a plus que six lieues...... Ce soir, » sans faute, nous le verrons ». On se doutait bien que c'était de Bernard qu'il s'agissait ; mais ses idées étaient si bouleversées par l'excès de la joie, qu'on aurait pu être long-tems sans en être sûr, si je n'avais été son interprête.

Il n'est pas besoin de dire quelle fut la joie de Lisbeth. On se promit bien d'aller à la rencontre de Bernard. Je m'en faisais une fête ; mais Madame d'Arleville ne me permit point d'être de cette agréable partie.

ır plus pur, etc. etc. Il fallut donc
:partir tout de suite.

Je le rencontrai bien, ce cher Ber-
ırd; mais la voiture dans laquelle
me trouvais n'était pas à mes or-
:es. Je ne pouvais seulement pas
:mander qu'elle allât moins vîte,
je n'eus que le tems de faire signe
ernard par la portière. Mon meilleur
i retournait auprès d'une mère res-
:table, devenue aussi la mienne
ses bienfaits : il allait unir sa

nous forces !

. QUELQUE tems de là, Madame
ırleville retourna bien encore à
is ; mais, cette fois, l'Abbé n'était
malade. D'ailleurs l'objet de ce
age était exclusivement de son
ort.

deux ou trois époques de l'année,
lame d'Arleville faisant divorce
le monde, allait s'enfermer,
dant plusieurs semaines, dans une
nmunauté. Là, un régime doux,
vie tranquille, de longues nuits,

que son sang avait pu contracter dans la société des profanes mondains, et rétablissaient dans toute sa fraîcheur ce teint calme et reposé qui prolonge la jeunesse des dévotes. Uniquement occupée du ciel, la terre entière se serait bouleversée, pourvu que le lieu de sa retraite eût été excepté de ce bouleversement général, la tranquillité de la béate n'en aurait pas été troublée. Pour ôter jusqu'à la possibilité de venir la distraire, elle changeait chaque fois de Communauté, et l'on ignorait toujours celle qu'elle avait choisie. Exceptons-en cependant l'Abbé; mais il était si discret, si fidèle au plan de solitude absolue, qu'il n'y eut seulement pas moyen d'informer sa recluse que son mari était malade, et même très-dangereusement.

CHAPITRE X.

QUI FERA FORMER DE NOUVELLES CONJECTURES.

LE jour même du départ de la dévote pour sa retraite, une tante avait emmené le jeune d'Arleville et sa sœur, pour passer quelque tems dans son château. M. d'Arleville avait pris le parti de choisir ce même tems pour faire avec moi une tournée que ses affaires exigeaient. Nous partîmes à cheval, sans aucune suite. En passant devant une petite maison de campagne isolée, le cheval de M. d'Arleville fut effrayé par un chien qui sortit à l'improviste. M. d'Arleville

fut désarçonné, et blessé à la tête. Le jardinier de la maison accourut. Ce ne fut qu'avec bien de la peine, et à l'aide d'une civière, que nous parvînmes à l'y transporter. Les maîtres étaient absens. Ce pauvre homme, désolé du malheur dont son chien était la cause, donna au blessé la meilleur chambre de la maison. Un chirurgien, que j'envoyai chercher dans une ville voisine, déclara qu'il n'y avait aucun danger; mais qu'il pourrait y en avoir, si l'on risquait le moindre déplacement. Il fallut donc rester dans cette maison étrangère, où, le jardinier excepté, j'étais seul pour soigner M. d'Arleville. Je ne le fus pas long-tems.

J'avais mandé à la mère Simplet

Je lui donnai le verre que je tenais. Elle le prit avec transport, se glissa le long du lit, en se faisant suivre du rideau, de manière à en être cachée..... Elle était si agitée, qu'à peine restait-il la moitié de la boisson dans le verre, quand elle le présenta au malade.

Lorsque le jardinier vint, j'annonçai Justine comme une garde que j'avais fait venir de Paris.

Elle me seconda, en modérant devant lui la tendresse de ses soins! mais combien elle s'en dédommageait lorsqu'il n'y avait qu'elle et moi! sur-tout lorsque M. d'Arleville venait à s'endormir! Un jour entr'autres qu'il sommeillait, ayant une main hors du lit, après l'avoir considéré

« An ...

serrant de toute sa force, « qu
» bonheur je vous dois » !

Cependant le jeune d'Arleville
sa sœur, à qui j'avais écrit, étaie
sur le point d'arriver. La dévot
dont la retraite allait finir, ne dev
pas tarder non plus. Il fallait «
Justine s'éloignât. Le malade é
hors de tout danger ; d'ailleurs
lui promis de lui en donner tous
jours des nouvelles. . . . . . En
... elle emporta dans un sa

Bientôt tout le monde arriva. Bientôt le malade ſut en état d'être transporté à son château. On lui conseilla, pour recouvrer entièrement la santé, d'aller prendre les eaux d'Aix-la-Chapelle.

ıe d'Arleville eı
is écrit, étaient
r. La dévote,
finir, ne devait
Il fallait que
: malade était
d'aill

endre les caux d'Aix-la-Cha-

» Jamais Adèle ne sa
Insensé que j'étais ! m
saient à chaque instant
che n'aurait jamais osé
siens.... j'osais croire
Amour ! comme tu te
les mortels ? . . . . . .

Le jeune d'Arlevill
rageux que moi. Il e
possession, la certitud
et d'un autre côté la ten
Enfin il eut la force de

ı s que ce voyage était arrêté,
hait un domestique, aucun
de la maison ne convenant
Arleville. J'avais écrit à la
ıère Simplet, pour qu'aidée
ːth, elle tâchât d'en procurer
qu'on le désirait. On n'exi-
ː lui que d'être capable de ces
ırticuliers dont un malade a be-
e son côté, M. d'Arleville pro-

cravatte, en un mot si bi
que d'abord je ne la re
---« O vous » ! me dit-
» je dois déja tant, mette
» à ce que vous avez fait.
» vous me présentiez à M.
» que vous me fassiez agi
» suivre dans son voyage »

Je voulus lui faire de
tations : ses instances,
me laissèrent sans moyen
faire ce qu'elle désirait. J

e je la conduisis pour la pré-
, arrivée à la porte de la
e, elle fut obligée de s'asseoir,
inte, prête à s'évanouir. Ce
aire d'une minute. Elle se leva
coup. — « Entrons vîte »,
-elle, « j'ai réuni toutes mes
s ». Elle entra en effet d'un
si décidé qu'on peut l'avoir
ne physionomie douce, et
it fort bien à toutes les ques-
orsque M. d'Arleville lui de-

sent encore tenu.... ---
répéta-t-il d'une voix al
faisant un mouvement su
Puis, après un silence :
» mieux », ajouta-t-il, e
son ruban, et continuant d
mais machinalement, « c
» rais mieux que vous
» autre nom. --- Si celui-l
» à Monsieur...... --- Oh
» tout », reprit-il très-
» non point du tout. Au

l'idée avantageuse que vous me
donnez de vous. . . . Vous m'ins-
pirez un véritable intérêt ». Le cœur
Justine commençait à se serrer.
voyais ses yeux prêts à se mouiller.
me hâtai d'observer qu'étant venu
pied, *cet homme* avait besoin de
pos; et je l'emmenai.
Deux jours après, Justine partit
c M. d'Arleville et son fils, qui
s deux ne cessèrent de m'écrire
ils étaient enchantés de leur nou-

si tendres ! Aussi ne tard
à s'attacher véritablemer
ne l'appelaient que leur
et autant que les conven
mettaient, ils traitaient F
ami qu'en domestique.

ıière lettre que Julie écrivit
l'Arleville , fut pour lui
des espérances de mater-
e commençait à concevoir.
rait eues avant son départ ;
:licatesse elle lui en fit alors
e. On sait pourtant combien
ive et triomphante , la joie
e une jeune femme qui ,
emière fois , espère devenir
ı sait à quel degré d'ivresse

ion qu'il lui sacrifiât se
sait s'il aurait pu se réso
Qui sait même tout c
coûta d'effarts pour
d'elle, quand il eut c
veaux droits qu'elle a
dresse ? Il ne fallait rie
père malade dans un pay
Il se consola par la pe
Julie céderait enfin aux i
n'avait jamais cessé de lu
s'unir à elle par un ma
En

--- « Eh bien » ! lui répondit-elle, » il n'en sera que plus obligé d'avoir » des talens et des vertus; et il ne » manquera pas d'en acquérir, parce » qu'il en sentira de bonne heure la » nécessité. Exposé aux reproches des » sots et des méchans, son aménité » sollicitera la bienveillance, son mé-» rite l'obtiendra; sa fierté, si c'est » un homme, préviendra l'insulte; » son courage la punirait, si on osait » se la permettre; mais qui pourrait » avoir cette cruauté vis-à-vis d'un » être qui racheterait, par des qualités » personnelles, le tort d'une naissance » qui n'a pas dépendu de lui ?

» *Il n'y a d'heureux que ces enfans » là*, disent les sots. Un homme d'es-» prit dirait : --- *Il n'y a qu'eux qui » fassent tout ce qu'il faut pour domi-*

» et l'on sort toujours
» reille lutte ; lorque
» pas préparé dès lon
» naturellement dans l
» sont dispensés d'achet
» entrer. Accueillis par
» considérations étrang
» sont pas réduits à la
» de forcer la considéra
» moyens personnels. En
» sance, les alliances,
» les richesses, forment

ne heure ; et l'on est étonné
ıit heureux ! Je dis heureux,
ıe servir de l'expression vul-
Son prétendu bonheur, je
a dit, n'est que l'art de maî-
a fortune.

:, pour parler d'un avantage
rochain, n'as-tu donc pas re-
é combien les enfans naturels
lus chéris de leurs parens que
res ? *C'est que ce sont les en-
e l'amour*, disent encore les
A ce prix, il en serait de
de tous les premiers nés des
ges d'inclination. Cependant
rience prouve que souvent les
sont encore plus tendrement
. Et comment cela ne serait-il
Le plus grand besoin qu'ils

u'ell

t plu

a me

t si te

doit

mi, .

riage.

imes

vanta

ɔur vouloir t'exposer aux ré-
ʂ de ta raison, au juste cour-
: ta famille. Actuellement je
ɩède sans trouble, sans alar-
ɩevenue ton épouse, tes pa-
oudront t'enlever à ma ten-
. S'ils n'y réussissent pas, ils
ailleront au moins, et dès-
ɩotre bonheur sera troublé.
ɩi-je même ne pas toujours
re que le tems affaiblissant
mour. . . . . Pardonne, mon

» l'insatiabilité est toujours pu
» et sois sûr que tu ne pourrais t
» ver dans ta femme, ni pour
» une amante plus passionnée
» pour notre enfant une mère
» tendre que ta

JULIE.

Elle avait mis au commence
de sa lettre, comme pour épigra
ces vers connus de la lettre d'Hé
à Abeilard.

UNISSONS nos plaisirs sans unir nos fort
Crois-moi, l'hymen est fait pour des
communes,
Pour des amans livrés à l'infidèlité.
Je trouve dans l'amour mes biens, ma lil
Le véritable amour ne craint pas le pa
Aimons-nous; il suffit; et suivons la n

Et voilà le danger! .....

e d'Arleville voulut retour-
Nous partîmes dans une
it l'Abbé Fallacio occupait
ec elle. J'étais devant lui ;
t en face de sa belle-mère.
Tartuffe profitait de l'avan-
ui donnait cet arrangement,
souvent Adèle, sans que
l'Arleville pût s'en apper-
is moi, qui ne le quittais

jetant un regard consolant, saisit le prétexte d'un peu de froid pour se couvrir d'une calèche qu'elle fit descendre fort bas ; puis, avec l'air d'être accablée de sommeil, elle se plaça sur le côté de la voiture, de manière que je pouvais seul voir un peu son visage, et que son genou rapproché du mien. . . . . . Malheur à ceux qui ne jugeront pas ce que j'éprouvai ! ils ne connaissent pas la magie de l'amour.

En arrivant, l'Abbé et moi nous présentâmes la main aux Dames pour descendre de voiture. Madame d'Ardeville s'appuya également sur nous deux. Je tremblais qu'Adèle n'en fît autant. Au moment où elle avance la main qu'elle doit donner à l'Abbé,

ıe en.eui ... ...
ıantelet , et de l'autre ,
fortement sur moi. . . . .
était sous son bras. . . . .
ıent doux , alternatif et
. . . . Qu'aurions-nous dit
ı parlant ? Mais nous étions
:curité , parce que nous ne
ɔas ; et nous nous livrions
ɔonne-foi à toute l'ivresse
r.
ıoi , je ne pouvais plus vivre
Adèle. Même,

Tout le tems qu'Adèle ét
c'était dans cet endroi
passais. Là, l'oreille app
la porte, le moindre b
pouvais entendre était un
Marchait-elle ? ma res
mettait d'accord avec ses p
elle à son oiseau ? chaque
sant qu'elle lui adressait éta
par mon cœur. Jusqu'au
froissement de sa robe,
en avait une de soie, me

jetant à genoux, les bras
s cette porte qui nous sépa-
njuriais de ce qu'elle me
acle ; je la remerciais des
que je lui devais. . . . . .
1 de mes imprécations et
:tions de graces, je sentais
:'échapper. Tout entier aux
l'une imagination brûlante,
genoux d'Adèle, je recueil-
›upirs, je respirais son ha-
jusqu'au contact de

aussi délicieuses, si les inter
qui les séparent n'étaient pas e
remplis par le souvenir ou par l'
rance ?

CHAPITRE XV.

ATTENTAT.

Si ma passion devenait tous les jours plus violente, il en était de même de celle de mon indigne rival. Chaque fois que son regard pouvait, à l'insu de Madame d'Arleville, s'arrêter sur Adèle, il avait en même tems je ne sais quoi de sombre et de lascif; son œil roulait rapidement dans son orbite; ses sourcils se rapprochaient; à la contraction de ses joues, on devinait le grincement de ses dents; sa respiration sortait avec bruit d ses narines; ses poings se fermaien les muscles de ses jambes se pron

roulant quelque proj
dernière idée me frap
ne prouva que trop
pressentiment était fo

Un jour que des co
sables m'avaient tenu
long-tems, j'apprend
que Madame d'Arle
avec sa femme-de-chan
les domestiques sont
rentes commissions d
a chargés ; enfin, qu'ex

ia je suis dans le corridor obscur.
remier bruit qui me frappe est
l'un meuble qui tombe. Je prête
lle. J'ai bientôt distingué celui
eux personnes qui se débattent
arler. Aussi-tôt m'élançant con-
porte, et l'enfonçant d'un seul
..... Dieu ! quel spectacle
à ma vue ! Adèle presqu'étouffée
n mouchoir lié sur sa bouche,
eux mains retenues par un cor-
les cheveux épars, les vêtemens
ſordre ; l'Abbé, armé d'un poi-
, ne lui laissant que le choix
éshonneur ou de la mort.....
quitte, se jette sur moi ; son
rencontre une côte, se brise....
ême instant il est terrassé ; et,
ant que d'une main je le retiens,

lais délivrer la te
lorsqu'Adèle arrêt
étaient encore eml
don, le mouchoir
bouche. Pour la d
de l'autre, je qui
saisissant ce mome
nant à nos genou
nous fléchir tout
et la bassesse peuv
touchant. On ne se
le danger est pass

les ... même to-
: lui, même
desirai. Il confessa que,
-tems, il méditait le pro-
venait de tenter l'exécu-
it jugé, dès le matin, qu'il
l'effectuer le même jour, il
au moment du café, jeté
nent une poudre soporifique
tasse d'Adèle, qui effective-
n'avait eu que le tems de se
r dans sa chambre, pour se
: au sommeil. Alors il s'y était
oduit à l'aide d'une double clef.
ui avait attaché les mains avec un
rdon garni de nœuds, disposés de
anière à ne pouvoir être sentis,
ue lorsqu'ils serreraient par ses

efforts pour lui résister : il lui
ensuite mis sur la bouche un
choir qu'il achevoit de nouer
qu'elle était sortie de son so
léthargique ; et, quoiqu'elle e
faire pour se défendre, tant de
cautions assuraient sa défaite,
sans moi, elle aurait infaillibl
succombé.

Je frémissais en écoutant
ces affreuses combinaisons du c
mais que n'aurais-je pas pardo
faveur du tendre intérêt qu
témoignait Adèle ! sur-tout l
le sang qui sortait de ma bl
commençant à percer mes habi
« Grand dieu ! vous êtes ble
s'écria-t-elle avec le plus grand
« Monsieur, (en s'adressant à l'

. -- ------., mais, se
urnant vers moi, son regard acheva
phrase. Le mien dut lui exprimer
nbien l'existence me devenait pré-
use, puisqu'elle daignait s'y inté-
er.

Cependant je parvins à la rassurer
ma blessure, qui effectivement
peu de chose. Une eau vulné-
qu'elle me donna, eut bientôt
é le sang. Le chirurgien n'eut
que rien à faire, et, dans peu de
, je fus entièrement guéri. Le

grande partie des n
de l'Abbé ne m'avaie
En vain j'aurais vou
je ne sais quoi repou
Il me semblait que
plus faux que jamais
me défendre de l'ide
quelque nouveau cri
cru Adèle perdue, si
seul moment de veill

ùt sixheures du matin. Je venais
voir une lettre de Bernard. Elle
t été apportée par un commis-
re encore assez jeune, mais
ntelligent. Je me disposais à
éponse, lorsque je vis entrer
a chambre trois hommes, dont
dit qu'il était Exempt de police,
teur d'un ordre du Roi pour

v... mon sort, au lieu
mission décidait souven
gence. Je voulus savoir
quoi j'étais accusé, n'
rien dit ni rien fait que
reprocher. — « Mon en
dit l'Exempt, « est de
» Il ne s'étend pas au-de
» sans peine que vous n'êt
» lement coupable. Votre
» en votre faveur, et je
» que vous m'inspirez bea

mandation, il sera votre avo-
près du Ministre. Mais, voici
u tems perdu. Je commence à
:épréhensible. Allons, Mon-
, partons tout de suite ».
is dans une espèce de stupeur.
s mes idées étaient tellement
'ersées, que je n'en avais réel-
t aucune. On profita de ce
nt pour m'entraîner dans une
re, qui attendait au coin de la
... fut que lorsqu'elle com-

une prison, sans savoir ni pour
ni combien peut durer ma capt
arraché à mes amis, à ma
mère, à l'adorable, à la bien
Adèle !... Deux torrens de larme
rent inonder mes joues. -- « O A
» ô toi, dont je ne pouvais m'élc
» un seul instant ! combien v
» s'écouler de siècles avant q
» puisse encore jouir de ta présen
» Hélas ! qui sait si jamais ? . .
» Grand Dieu ! si c'est pour j
» que je la quitte, reprends, rep
» à l'instant même l'existence q
» m'as donnée ; mais que ta l
» veille sur Adèle ! Séparée de
» père, de son frère, elle n'avai
» moi pour la défendre contr
» monstre. Elle n'avait que moi

... aussi parfait, que pour l'immoler au crime » ?

L'Exempt voulait m'adresser quel-
les paroles de consolation ; mais,
ut entier à ma douleur, je n'en-
ndais rien. Il prit le parti du silence.
y avait déja quelques heures que
is cheminions ainsi, lorsqu'une
ousse violente et les cris de l'Exempt
le ses deux acolythes m'arrachèrent
espèce de léthargie dans laquelle
uis plongé. C'était l'essieu de la
ure qui venait de se ...

y entrer pour attendre que le
eût amené du monde du v
plus prochain ; et il y avait
une demi-lieue. Le cabare
qu'une chambre ; nous n'e
à choisir.

ons là depuis quelques
rsque nous vîmes venir
ie cabaret un soldat, la
bouche, la marche entre
une grande corne de son
avant, son sabre sous
et donnant l'autre à une
entraînait dans ses zigzags.
leux criaient une chanson
. Ils arrivent, ils entrent.

» l'hôtesse ? vîte du vin et
» meilleur. C'est moi qui pa
» bleu ! ça s'rencontre bien.
» hier mon prêt ; je suis en
» Mais contez-moi donc pai
» ble d'hasard j'vous rencon

Pendant que je cherchais
ponse je devais faire à Sans
(on se doute bien que c'étai
régiment était en garnison
ville près de laquelle nous n
vions) l'Exempt prit la

...ui reprit la parole, et du mên
ton répéta à-peu-près la même chos
--- « Oh çà, l'ami, dit Sans-Regret
» voilà deux fois que tu me répètes l
» même impertinence. Prends gard
» à la troisième ». En disant cela, il avait posé sa pipe sur la table, replacé son chapeau par un geste très-rapide, et sa main se portait déja sur la poignée de son sabre. --- « Permettez », dis-je à l'Exempt, « que » je lui réponde. --- Il faut bien qu'il » le perme...

» quelque mine sous le bastion ;
» que je sache ce que c'est. A
» conte-moi tout cela, et poi
» ménagement ».

Je pris le parti de lui tout
espérant que la nécessité de plie
un ordre supérieur, retiendra
zèle. Je le connaissais mal : je l
sur la fin de mon récit, serr
poings, grincer des dents, fixe
conducteur d'un œil étincelant
comme j'allais entreprendre de l
mer : --- « Comment » ! dit-il
» levant brusquement, « tu cro
» je te laisserai emmener comr
» criminel, tandis que tu n'a
» de reproche à te faire. --- l
» moindre », répondis-je, « n
» ne faut pas moins me soumettr

. - ...e verres d'eau m'étrangle
» si je souffre qu'il soit exécuté
» Ecoute, Monsieur, toi qui es charg
» de tout cela, faut que tu le laisse
» sauver, et pas plus tard que tout
» de suite..... Eh bien ! on dirait que
» tu marchandes ? Tiens, crois-moi,
» fais les choses de bonne grace, ou
» si non. . . , . . ». L'Alguazil voulut
iposter. Sans-Regret ne lui en donna
is le tems. Il tira son sabre : l'Exempt
ses deux acolythes mirent l'épée à
main ...

je m'élançai au milieu des combattans, tremblant qu'il ne succombât sous le nombre. -- « Laisse-moi faire », me dit-il, en me repoussant si rudement qu'il me renvoya tomber sur ma chaise, « j'aurai bientôt expédié ces » marauds-là ». En même tems il rompait, pour se donner le tems de gagner une muraille qui le préservât d'être entouré. Puis, le voilà faisant le moulinet avec son sabre, frappant d'estoc et de taille, en faisant des estafilades à chaque coup qu'il portait.

Ses trois adversaires commençaient à battre en retraite, lorsqu'un nouvel acteur se précipita au milieu d'eux en croisant leurs armes. Le combat est suspendu. Je regarde.... je reconnais...... Grand Dieu ! c'est mon

que les ...
épées. Quand elles furent
arreaux : -- « Croirais-tu »,
rnard, « que ces trois ma-
à voulaient emmener notre
prison ? et à ma barbe en-
s disent que c'est un ordre...
sais tout », dit Bernard.
t point le hasard qui m'amène
viens avec le projet de dé-
notre ami ; mais je veux em-
r un moyen plus doux et peut-
... le tien. Monsieur »,

ajouta Sans-Regret. « Allons, M
» sieur, ne t'amuse pas à bargui
» Te voilà entre une bourse e
» coups de sabre. Ce n'est pas l
» de balancer. — Ma foi, Monsi
» je ne balancerai pas non plus
» prends la bourse, mais songe
» quelle importance il est pour
» que vous me gardiez le secret
Dès-lors, tout fut bientôt arr
Bernard avait une bonne voiture. S
Regret, en nous y conduisant,
dit à l'oreille, qu'il allait garder
homme à vue jusqu'à ce que
eussions beaucoup d'avance.
l'embrassâmes et nous partîmes.
Bernard m'apprit alors qu'il avai
informé de mon malheur par le c
missionnaire qui, lorsque l'on m'

prononcer à l'Exempt. Il avait aus
eu grand soin de suivre jusqu'à
voiture, et de se mettre en état d
la dépeindre très-exactement. Bernar
avait vîte couru chez Julie. C'éta
cette bonne personne qui l'avait mi
à même de prendre une chaise d
poste, de corrompre les sbires, e
de me donner de quoi passer dan
le pays étranger. Si elle n'eût poin
été malade, elle aurait accompagn
Bernard, pour travailler elle-même

pouvoir. Elle regrettait bien encore de ne pas avoir eu dans le moment une somme plus forte ; mais elle me faisait prier , avec les instances de l'amitié la plus tendre, de permettre qu'elle partageât avec moi, à mesure qu'elle en recevrait. Enfin, elle avait recommandé à Bernard de ne pas me quitter que je ne fusse sur la frontière , hors de tout danger. Sa sollicitude n'était pas plus vive que celle de mon ami. Il ne me quitta que sur les frontières du Brabant , que je devais traverser pour aller en Hollande.

Je n'ai point essayé de peindre tout ce qui s'était passé en moi pendant son récit. Je ne parlerai non plus , ni de mes adieux , ni de tout ce

que le sentiment me dicta pour lui, pour cette bonne Julie, pour notre mère Simplet, pour Justine. Les expressions les plus vives seraient encore si loin de la vérité!

CHAPITRE XVIII.

LE FRANÇAIS CHEZ L'ÉTRANGER.

DANS la voiture que je pris pour me rendre d'Anvers à Amsterdam, j'eus pour compagnon de voyage un Hollandais et un de mes compatriotes. Celui-ci était coiffé comme pour aller au bal, vêtu d'un frac élégant, une jolie badine à la main, les manières lestes, le ton suffisant, l'air évaporé. A peine la portière est-elle ouverte, que l'étourdi s'élance dans la voiture, comme s'il eût dû l'occuper seul, et s'empare du fond. Pour moi, je fis au Hollandais les politesses d'usage.

. ... .. .éparer au-
ınt qu'il était en moi. Pour toute ré-
onse à mes révérences, le Hollandais
orta une main à son chapeau, sans le
ıoindre mouvement de la tête ni du
orps ; et, de l'autre main, me pre-
ınt par le bras, il me força de
onter le premier.

Notre élégant était déja fredonnant
: ariette, qu'il interrompit pour
demander si j'étais Français, et
ır se féliciter *d'avoir trouvé une*
ıre humaine : car ...

tions ne fit seulement ...
au Hollandais, qui s'occu
ger sa pipe.

«Vous voyez», me dit
» vous voyez combien
» heureux de nous être
» Ne serait-il pas bien ga
» avec un pareil butor
» que son baragouin, e
» naît que sa pipe et ses
» ce gros pataud-là, av
» habit de drap, son gr

plus mauſſade ... ,
y trouverai qu'ennui, dé-
. ». Et voilà mon homme
t plus sur les reproches que
 française fait au flegme
.

observai qu'il ne fallait ni
r sur des rapports étrangers,
in pays en y entrant; que
peuple avait ses bonnes et
aises qualités; que le sang-
ave était souvent préférable
... qui nous caractérise, et

qu'ils habitaient. Enfi
ce, que la justice me
de cette nation, si d
nôtre, il est vrai, par
mais si admirable sous
rapports.

Mon homme me rép
papillotage si misérable
le parti de garder le
babil tarit bientôt; mai
plaça par des mines qui
core plus de ...

triote, mais la pantomime est de tous les pays, et les *pouah ! le vilain !* qu'il articulait à chaque bouffée de tabac qui sortait de la pipe, étaient accompagnés d'une scène muette, trop expressive pour n'être pas comprise.

Ce fut bien pis à la dînée. Tout lui parut *détestable*. A chaque plat, il opposait la citation de vingt entremets, et ne cessait de se récrier sur l'impossibilité de vivre avec une pareille cuisine. Pour moi, je mangeais sans faim, parce que le chagrin m'accablait, mais avec l'attention au moins de ne pas marquer de dégoût. A quoi bon de vouloir humilier les gens ? On n'y gagne jamais que d'avertir leur orgueil de se cabrer. Je pris de même

mon parti sur l'impossibilité de
faire entendre en parlant. J'y supp
par les signes, sans aucune mar
d'impatience, et j'eus tout ce qu
desirais; tandis que mon merveille
jurant, tempêtant, se donnant
diable, n'obtenoit que des *kanni
chan* (1) (*je ne vous comprends p*
prononcés avec un sang-froid qui
doublait sa fureur. Si même il
voulu se donner la peine d'obser
il aurait pu remarquer une nuanc
mépris.

---

(1) Telle est la prononciation: mais
l'ortographe et la traduction littérale :

Ik kan'niet uw ferstaan.
Je peux pas vous comprendre.

ιE lendemain, en montant en voi-
e, j'appris avec beaucoup de plaisir
il nous avait quittés ; mais je ne
pas peu surpris lorsque le Hollan-
s m'adressant la parole en bon fran-
s : --- « Je vous félicite », me dit-
, « du départ de votre compatriote.
Ce sont ses pareils qui font tort à
votre nation. Heureusement qu'il
se rencontre quelques gens sensés
comme vous, qui.... ». Je supprime

Sa manière de m'y engage
si loin de nos ridicules affect
de politesse, que je le pris po
hôtelier. . . . . . Et, voulant
s'il était au-nombre de ceux
on m'avait donné la note à mo
part d'Anvers, je lui demanda
quelle enseigne il tenait son au
--- « Voilà bien l'opinion françа
me dit-il en souriant; « on croi
» vous qu'ici on ne fait rien qu
» de l'argent. Sachez, jeune ho
» que l'on vous induit en erreur.
» n'avons pas, comme les Fra
» la politesse des manières, mai
» avons celle du cœur. Les préve
» manquent ici de cette jolie to
» qu'on sait leur donner dans
» pays, mais elles ne sont jama

... notre première opinion se » trouve justifiée, nous les adoptons » pour amis ; et c'est dans l'espérance » de vous donner bientôt ce titre, » que je vous engage à venir chez moi. » Allons (en me tendant la main), » ne mettez pas plus de façon à accep- » ter, que je n'en mets à offrir ».

Je ne savais trop quelles expressions mployer pour lui dire avec quel plai- r j'acceptais, sentant bien de quel dicule une formule française serait près du style dans lequel l'invita-

» tems à perdre les manières, et vou
» ne pouvez qu'y gagner ».

(La voiture se trouvait arrêtée de-
vant un pavillon que l'on décorait)
« Tenez ; vous voyez les sculpture
» de ce panneau qui vient de che
» l'artiste : simples, mais admirable
» par leur fini. Voyez les pareilles qu
» l'on vient de dorer : brillantes, mai
» tous les détails du ciseau perdus sou
» les couches de blanc et sous la do-
» rure ».

J'étais on ne peut plus surpris en
comparant l'intéressante conversation
de mon compagnon de voyage avec
cette taciturnité, je dirai même, cet
air lourd que je lui avais trouvé la
veille. Il continua de m'étonner par
ses réponses à mes questions sur tout

ue la route m'offrait de nouveau, tout des explications claires, des rvations fines, et toujours une plaisance si vraie, qu'il ne me vint e pas dans l'idée que je pourrais ouser.

ıfin nous arrivâmes chez lui. Un çais qui aurait eu la dixième e de ses richesses, n'aurait voulu et qu'un superbe hôtel. M. Péters, st le nom du respectable Hollan-ı ne comptait que par millions. gnorait même jusqu'où allait sa ıne, parce que la mer, toujours 'erte de ses vaisseaux, lui appor-sans cesse de nouveaux trésors. endant sa demeure annonçait l'ai-e, sans le moindre faste. On ne rait rien desirer d'utile qui ne

tement, montré tou
maison, averti des l
et du thé ; ensuite l
faire tout ce que je

. Si quelque chose a
mes peines, ç'aurait
des gens aussi estimab
loin de tous ceux qu
d'Adèle ! ne recevant
nouvelles ! . . . . Dès
j'avais écrit à Bernard
dont nous étions conve

: pas Madame Péters, qui
upée à lire. J'allai m'asseoir
ès d'elle, et, me croyant
onnai un libre cours à mes
mes sanglots. Une main
ur mon bras. Je me retourne,
ais Madame Péters, qui,
ant de l'air le plus pénétré,
nde si c'est d'être éloigné
arens que je pleure ainsi :
as! Madame, j'ai le malheur
ir plus ni père, ni mère. ---

» déja perdu une bien-aim

Le ton dont elle prono
questions, toutes les id
firent naître en moi, m
sèrent à un point, que
retenu par sa présence,
pleurer de nouveau. — «
» ami », dit-elle à son
entraît au même instant, «
» que ce bon jeune hom
» malheureux d'amour ? «
» déja une bien-aimée ? —

Il aurait

rêt ces bra

histoire. N

la premièr

éteindre s

à la ralum

tabouret

les geno

m'interrompre ; mais
gênée, des soupirs ret
humides et se tournan
le ciel...... Quel la
aurait pu être plus éne

[redacted]

CHAPITRE XX.

L'EFFET DES BONS EXEMPLES.

LE récit de mes malheurs et la part que mes bons amis y prenoient, adoucirent, pendant quelque tems, le sentiment de mes peines. Cet allégement fut un peu prolongé par un trait dont la montre de Bernard fut la cause.

Le jeune Péters, le lendemain de mon récit, revint de l'école sans chapeau, disant qu'il l'avait perdu ; mais qu'il attendrait bien aisément le printems, époque à laquelle il devait en avoir un neuf. On était alors dans le fort de l'hiver. Précisément, ce jour-

là, il faisait un tems qui ne devait pas l'engager à attendre si patiemment le retour de la belle saison. Il tombait de la neige ; ses cheveux en étaient couverts, et chaque pointe portait son glaçon : il avait les oreilles rouges et très-douloureuses. Cependant, élevé comme tous les enfans devraient l'être, il ne fut pas grondé, mais on ne le plaignit pas ; et, puisque par son défaut de soin, il s'était privé du moyen de se garantir du froid, on trouva tout simple qu'il en endurât la rigueur.

A peine était-il arrivé, qu'une pauvre femme vint apporter son chapeau. C'était la mère d'un enfant qui avait une de ces maladies de tête auxquelles le premier âge est sujet. Il n'avait pour la couvrir, que les débris d'un bonnet.

[redacted]

Cependant sa mère était infirme, et n'ayant que lui pour la servir, il fallait qu'il sortît souvent. Le jeune Péters l'avait rencontré, le matin, par le tems affreux qu'il faisait, et l'avait forcé de recevoir son chapeau. Je laisse à juger combien il fut caressé, quels éloges il reçut. --- « Qu'est ce » que cela », répondit-il, « en com- » paraison de ce bon Bernard ? --- » O Bernard ! m'écriai-je, « voilà » encore une belle action qui t'est » due ! Aimable enfant, vous lui res- » semblerez, j'en suis sûr. Rendez- » engrace au ciel. C'est la plus grande » faveur qu'il puisse vous faire ».

M. Péters envoya acheter deux chapeaux, l'un pour l'enfant malade, l'autre pour son fils. Le chapeau que

posait l'obligation d'
qu'il s'était montré
constance.

Iustine, que l'on avait toujours continué de prendre pour un homme, s'était trouvée présente à cette seconde nouvelle; en l'apprenant, elle avait jeté un cri, s'était évanouie......

« JE puis à prése
nard, « vous rac
» cette intéressante
» line dès son enf
» une parente qu'
» puis, elle eut le
» de quinze ans, de
» mer M. d'Arlevill
» n'avait pas encore

[redacted]

» pour la délaisser ensuite. Cependant
» un oncle riche, qui l'adopta, lui
» ouvrit une carrière avantageuse,
» lui proposa une riche héritière. Vé-
» ritablement attaché à Justine, M.
» d'Arleville refusa, et mit dans ses
» refus d'autant plus d'opiniâtreté,
» que Justine commençait à s'apper-
» cevoir qu'elle était mère.

» L'oncle était un de ces hommes
» pour lesquels amour, vertu, pro-
» bité, ne sont que des mots. Il n'y
» avait rien de réel à son gré que
» la fortune. Bientôt il eut découvert
» le motif des refus de son neveu.
» Sans lui laisser soupçonner qu'il fût
» instruit, il alla trouver Justine, lui
» prescrivit de changer de demeure
» à l'instant même, de prendre toutes

» qu'un mariage q
» tracter était la c
» rition, etc. En
» menaça, si elle r
» enfermer pour la
» ces maisons consa
» reuses que l'on ar
» excès de la débau
» l'effraya bien plus
» mer aussi son am
» étaient accompagn
» de cachet, sans do

» s'immolant. Elle accepta les condi-
» tions cruelles qui lui étaient impo-
» sées ; et, après avoir écrit la lettre
» que l'oncle lui dicta ; elle partit
» pour se retirer dans une campagne,
» à quelques lieues de Paris ; chez
» ma grand'mère, chez cette respec-
» table mère Simplet, qui, comme
» vous le savez ; est sa marraine, et
» que, depuis, elle n'a plus quittée.

» M. d'Arleville ; trompé par sa
» lettre ; par sa disparition subite ;
» ne vit en elle qu'une perfide qu'il
» se reprochait d'avoir tant aimée ;
» et ; dans son indignation d'avoir
» été aussi cruellement trompé, il
» consentit au mariage proposé par
» son oncle.

» Justine, en l'apprenant, voulut ;

» table Prêtre que v
» notre bonne mère
» époque Vicaire dans
» Vous savez qu'il a
» douce et persuasi
» les dignes Ministre
» Il lui présenta les q
» Religion, et parvin
» courage de suppor
» la blessure était trop
» pouvoir être entière
» Cette tristesse con

[illegible] Cependant elle donn
» le jour à l'enfant qu'elle portai
» dans son sein. Ce courage, que l
» nature a donné aux mères, supplé
» à la force ; elle ne voulut mêm
» pas donner son enfant à une nour
» rice étrangère, et cet être, min
» par la douleur, put encore fourni
» à l'accroissement d'un autre.

» Madame d'Arleville accoucha pe
» de tems après Justine. Par le plu
» heureux hasard, l'enfant fut m
» en nourrice dans le même villag

» Elle ne voyait
» éprouver des an
» mais il appartena
» et elle trouvait un
» sance dans le mal
» lui faisait. Il étai
» que le sien : l'un
» garçons ; et se i
» point que, sans la c
» temens, on aurait p
» Un matin, Justine
» Dieu ! comment

» Ce fut alors qu'il fut difficile à
» M. Francir de la résoudre à vivre :
» mais elle dépérit à vue d'œil, et
» bientôt elle se serait éteinte.....
» lorsque la paysanne qui, après avoir
» rendu son nourrisson à M. d'Arle-
» ville, était tombée très-dangereu-
» sement malade, la fit appeler avec
» M. Francir, pour leur apprendre
» que l'enfant de Justine n'était pas
» mort. Celui que cette femme nour-
» rissait avait péri subitement dans
» une convulsion ; elle avait couru
» chez Justine, sans autre intention
» que de lui dire son malheur.....
» Elle l'avait trouvée endormie ; la
» mère Simplet était absente.....
» la somme assez forte que lui payait
» M. d'Arleville, les espérances que

» conçoit toujours pour l'ave
» nourrice d'un riche héritier ,
» casion enfin , lui avait fait naît
» projet d'échanger les deux e
» La ressemblance le rendait f
» et son exécution avait eu le s
» le plus complet.

» La paysanne , avant de
» l'aveu de son crime , avait
» que Justine et M. Francir l
» rassent de taire , si elle ne m
» pas , le secret qu'elle allait
» confier. Elle fut rappelée à l
» et l'infortunée Justine , ne p
» ni réclamer son enfant , ni le p
» de vue, décida sa marraine à
» s'établir à Paris. Elles y pri
» logement que vous connaissez
» quoique fort près de la

, depuis cette époque, elle a passé
, toutes ses journees jusqu'au moment
, où elle est venue soigner M. d'Ar-
leville dans sa maladie, et ensuite
le servir sous le nom de Félix. Il
donne sur les derrières de la mai-
son qui renfermait tout ce qu'elle
avait de plus cher. C'était précisé-
ment de ce côté qu'était la chambre
de son fils. C'est lui, c'est le jeune
d'Arleville que, de ce même cabi-
net où vous avez une seule fois con-

» puis, parce qu
» vus qu'à travers
» sans doute dans
» avantageuses po
» leurs traits. D'ail
» soin de vous faire
» et en revenant, pa
» que vous aviez é
» paysé. L'épouse
» le rendit père u
» ce fut d'Adèle. En
» La pauvre Justine

[illegible], il n'avait jamais cessé de
» la regretter. Elle seule était la cause
» de cette tristesse habituelle à la-
» quelle vous l'avez vu livré. Vous
» vous souvenez sans doute de l'effet
» que produisit sur lui le seul nom de
» Justin, lorsqu'elle vint, sous ce
» nom, se présenter pour entrer à son
service. Par cela seul vous pouvez
imaginer combien peu le tems avait
éteint ses premiers feux. Jugez à
présent avec quelle joie il a retrouvé
une personne . . .

» La paysanne qui a
» des deux enfans
» Francir, enfin g
» don de son crime
» terminer à en reno
» et cet aveu a mi
» joie de M. d'Arle
» Cependant le
» ressource. Les cr
» réunis pour faire v
» Une parente riche
» Adèle, mais elle r

droit de la France le moins habi-
table ; mais il l'a préféré à tout
autre, parce qu'il espère y être
ignoré, et se dérober aux regards
insultans dont on humilie souvent
l'homme que la fortune accable.
Adèle a l'air aussi content que si
elle allait dans le plus bel endroit
de l'univers. En partant, elle m'a
recommandé avec une expression
que j'ai bien sentie, de donner de
mes nouvelles à son père ; de ne
lui laisser rien ignorer de ce qui
vous concernerait..... *Dites-lui,*
a t-elle ajouté.... Elle en est restée
là. Son beau visage s'est coloré ;
ses yeux se sont détournés avec
embarras...... Son père était
déja en voiture. Elle s'est empressée

» de ses gants est tom
» pas paru s'en apper
» sûrement c'est son int
» remplis en vous l'envo
» Le Chevalier d'Arl
» Angleterre, à la pist
» Fallacio, que l'on y cr

CHAPITRE XXIII.

LES ERREURS RECONNUES.

(*Suite de la Lettre de Bernard.*)

« JULIE n'est point informée du dé-
» sastre de M. d'Arleville. Elle vient
» de faire une fausse couche, qui a
» manqué de lui coûter la vie. La mort
» de l'honnête Commandeur, qui est
» arrivée presqu'en même tems, et
» dont on l'a instruite sans précaution,
» a encore aggravé ses maux; et elle
» commence seulement à entrer en con-
» valescence, mais ses souffrances n'ont
» point suspendu les effets de son bon
» cœur.

» Notre bonne mère Simplet,

» suite des jeûnes austè
» était tombée malade
» aussi-tôt fait dresser
» propre chambre, po
» sous ses yeux et qu'
» toutes les douceurs q
» lui procurait à elle-mê
» que je l'ai trouvée auss
» arrangée que sa bienfa
» avec la même attention
» le même médecin.

» Dès qu'elle m'a m

[M]on ami, bénis le Tout-Puissant, *[tu] vois un ange.* Elle me montrait [Ju]lie, qui, me tendant la main : *[J']ai bien des obligations à votre [bo]nne mère*, me dit-elle; *je lui dois [la] connaissance du plus respectable [de]s hommes, de M. Francir. Il vient [me] voir quelquefois. Je n'ai pas tardé [à] goûter la conversation de ce digne [p]rêtre. Il a vu mes erreurs, les a [c]ombattues avec cette onction puis[sa]nte de la véritable piété; il en a*

„ *je devais donner le jour. C'est san*
„ *doute pour me faciliter les moyen*
„ *de renoncer à ma liaison criminell*
„ *avec M. d'Arleville. Sa famille n*
„ *consentirait sûrement pas que j*
„ *fusse son épouse. Je ne voudrai*
„ *ni l'être malgré ses parens, ni con*
„ *tinuer de le voir à un autre titre*
„ *et je n'attends que mon rétabliss*e
„ *ment pour me retirer, non pas dan*
„ *un cloître; M. Francir lui-mêm*
„ *ne me conseille pas un parti aus*
„ *extrême, dont je pourrais me re*
„ *pentir un jour, mais dans un*
„ *campagne, où, par la suite, mo*
„ *cher Bernard, je veux avoir vot*
„ *bonne mère. Si jamais je revien*
„ *à Paris, ce sera lorsque le tem*
„ *aura éteint dans le cœur de M. d'A*

... vous épouser

„ *Est-ce qu'une brebis revenue a*
„ *bercail, ne vaut pas mieux q*
„ *celle-là qui ne s'est jamais égaré*
„ *Et où lui trouverait-on une femn*
„ *qui ait une aussi belle ame ? N'es*
„ *ce pas à vous qu'ils ont l'obliga*
„ *tion si ce jeune homme est dans*
„ *bonne voie ? Sans vous, il prena*
„ *tout droit le chemin de ne rien valoi*
„ *Allez, allez, ma chère Dame, soy*
„ *en repos. Le bon Dieu ne laisser*
„ *pas tant de vertus sans ...*

» Je crains que
» état d'apprendr
» danger. Je vie
» Francir, qui sa
» les précautions
» Les démarche
» pose de faire po
» ami, me rende
» patient de la voi
» qu'elle y mettra,
» innocence, m'ass
» ront l'effet le plus

:ᵛAIs la lecture de cette lettre,
vais été obligé d'interrompre
sais combien de fois, lorsque
ters, entrant avec une vivacité
: ne lui avais jamais vue : ---
lon », me dit-il, « je suis peut-
: indiscret ; mais dites - moi si
femme ne s'est pas trompée en
disant que l'adresse de la lettre
:lle vient de vous faire remettre
- de Blancay. --- Elle

,, Pondichery oc
,, importante ; qu'ay
,, d'y perdre ma mè
,, place supprimée
,, France , apportan
,, sa fortune ; que d
,, il a fait naufrage ».
mot que je disais, la
M. Péters s'animait
« Ne vous a-t-il jam
dit-il. --- « Je vous de
,, deux lettres que j'a
mon

, même écriture. Mon Dieu ! pour-
, quoi, dans le récit que vous m'avez
, fait, ne m'avoir pas dit votre nom ?
, Sachez, mon jeune ami, que vous
, possédez une fortune qui peut vous
, donner le droit de prétendre à la
, main d'Adèle. --- Dieu ! serait-il
„ possible ? --- Rien n'est plus vrai.
„ C'était sur un de mes vaisseaux que
„ votre père s'était embarqué, pour
„ revenir en Europe. Il eut, un soir,
„ l'imprudence de monter sur le pont
„ pendant une bourasque. Il fut en-
„ levé, précipité dans les flots. L'obs-
„ curité, l'état de la mer, ne me lais-
„ sèrent seulement pas la consolation
„ de pouvoir essayer de le sauver.
„ Je fis ouvrir ses coffres, j'en fis un
„ inventaire exact, pour vous faire

„ s'écoula plusie

„ je revinsse en E

„ j'écrivis pour m'i

„ j'eus le chagrin

„ vous n'étiez plus

„ l'on ignorait votre

„ sans plus de succès

„ gazettes. Cependa

„ parti de vendre la p

„ père, d'en mettre

„ mon commerce, et

„ toujours, avec l'atte

„ va au-delà de mes vœux, puisque
„ c'est à mon ami que cette fortune
„ appartient „.

J'étais si étourdi de recevoir presque à la fois des nouvelles aussi différentes que celles de Bernard et celle de M. Péters ; le passage rapide de l'excès du chagrin à l'excès de la joie suspendait tellement toutes les facultés de mon ame !.... Je regardais M. Péters sans lui répondre. Il semblait que je doutasse que ce fût lui. Tout ce qui venait de se passer me paraissait un songe dont je craignais la fin. J'étais encore dans cet état, lorsque Madame Péters entra. — « Oui, mon amie », lui dit son mari, „ c'est bien lui ; tu ne t'es pas trompée. „ — Brave jeune homme, me dit-elle,

„ recevez mon compliment. La for
„ tune n'a jamais mieux placé s
„ faveurs. . . . . . . ». Elle me don
un baiser. . . . . Il était aussi chast
que celui d'une sœur à son frère
mais, dans ce même instant, je pen
sais à Adèle. Il me fit illusion, m
tira de l'état de stupeur dans lequ
j'étais plongé : et je fus bientôt e
état d'exprimer à ces respectabl
personnes, ma reconnaissance et m
sensibilité.

Le soir, M. Péters me rendit l
compte le plus exact de la somme pr
mière, des produits successifs qu'el
avait produits. Il en résultait un tot
de plus de cinq cents mille livres. J
lui avais communiqué la lettre d
Bernard. Il approuva le parti qu

j'avais pris de passer tout de suite en France, pour aller au secours de M. d'Arleville, me donna de bons papiers sur Paris ; et, dès le lendemain, je fus en route.

CHAPITRE XXV,

OU L'ON RECONNAITRA BIEN JULI

J'AVAIS pris un autre nom que l
m(n. Je m'étais déguisé autant qu'i
n'avait été possible. J'eus en outr
l'attention de n'arriver chez aucun
personne de ma connaissance, crai
gnant toujours l'effet de l'ordre d
Roi. Bernard, que je vis avec toute
les précautions imaginables, pour n
pas nous exposer, m'apprit qu'un seul
créancier avait remboursé tous le
autres, et qu'avec trois cents mille
livres, je pourrais libérer tous les
biens de M. d'Arleville. Je courus
chez ce créancier.

Quel fut mon étonnement d'apprendre que précisément , dans le même instant, on était chez lui , pour prendre des arrangemens ; que c'était une jeune Dame. . . . .
—— « Je la connais » , m'écriai - je ,
„ il n'y en a qu'une , il n'y a que
„ Julie. . . . „. Tout en disant cela , je me précipite dans la chambre où elle était , doutant si peu que ce fût elle , que je me trouvai dans ses bras avant de m'être donné le tems de la reconnaîtrre.

Après les premiers momens de surprise et de joie , après les félicitations de Julie sur ma nouvelle fortune, et les miennes sur le retour de sa santé , elle me dit avec la franchise d'une personne qui ne s'étonne point de la

pour partager avec
de rétablir la fortu
ville. Seule , elle n'a
qu'une partie des de
chargeant d'une moi
acquitter l'autre , m
don des trois quarts
Je fis d'inutiles effor
me laissât chargé de
pas obtenir qu'elle cé
une partie. --- « Ce
» de votre fortune »
est ...

rte, hélas! d'avoir un p...
ı un peu moins? Riche ou
nte espérance m'est interdite.
:renoncer au seul homme.....!
ne parlons pas de cela. En
pant de son mal, on use son
ge, et j'ai besoin de tout le
. Oh! oui, mon ami! j'en ai
besoin », ajouta-t-elle, en
t son mouchoir à ses yeux.
;e levant tout-à-coup, elle alla
:r le créancier avec lequel nous

de tout ce qu'il devait, après avc
pris les précautions nécessaires po
qu'elle lui parvînt sûrement, et po
qu'il ignorât de quelle part elle l
venait.

Je passai le reste de la journ
enfermé chez Julie, avec Bernard
Lisbeth, et ma bonne mère Simplet
qu'en arrivant j'avais trouvée deva
sa vierge de plâtre, ornée de fleurs
et autour de laquelle brûlaient cin
ou six cierges, en action de grac
de ma nouvelle fortune.

Je partis au milieu de la nuit
pour retourner en Hollande. Le châ
teau de M. d'Arleville était presqu
sur ma route ; je ne pus résister a
desir d'y aller. La vue d'un endroi
où l'on s'est trouvé avec une personn
chérie a toujours tant de charmes !

C'ÉTAIT un Dimanche, quelques instans après les vêpres, que j'y arrivai. Tous les paysans étaient encore sur la place de l'Eglise. --- « Ah! » mes enfans », leur dit le Curé Francir, dès qu'il m'apperçut, « tout „ est fini. Voilà M. Blançay qui vient „ sûrement nous apprendre que la „ terre est vendue; que nous ne „ verrons plus notre bon Seigneur. „ --- Au contraire, mon digne ami, je

„ que sa terre lui reste. --- E
„ possible ! s'écria-t-on tout d
„ voix. --- Rien n'est, heureuseme
„ plus vrai, mes amis. Dans peu
„ le verrez, ce Seigneur que...
Un VIVAT général ne me pe
pas d'achever. Tous les chap
furent jetés en l'air à plusieurs
prises. On dansait, on riait, on c
tait, on criait des VIVAT. C'
un tapage à ne plus s'y reconnoi
On courait pour apprendre c
bonne nouvelle à ceux qui éta
restés dans les maisons. Ceux-ci,
qu'ils en étaient instruits, accoura
sur la place, pour la savoir de m
même ; le prix qu'ils y mettaie
leur faisait craindre qu'elle ne fût
assez sûre.

[redacted]

jeunes villageois se met à
-- « Qui m'aime me suive ».
t en un clin-d'œil à la porte
au sur laquelle étaient collées
; affiches de vente. Une foule
jeunes gens l'avaient suivi.
sur les épaules de l'un d'eux,
: ainsi à la hauteur des pla-
:s arrache, et, avec son cou-
ı ôte jusqu'aux moindres ves-
veut courir à d'autres en-
il y en avait encore, mais
:é prévenu par d'autres jeunes
, l'ayant vu faire, s'étaient
:s d'imiter son exemple. Avant
ןue je mets à le dire, toutes
ıes furent arrachées, jetées
ace. On y avait aussi apporté
: parts des fagots, pour faire

un feu de joie ; elles servirent à
allumer. On se mit à danser aut
Le ménétrier voulut racler sur
violon. --- « Pardi ! oui », dit un
jeunes gens, « nous avons bien
„ soin de ton *crin-crin.* Viens
„ mettre au grand rond ; et

« Allons gai, réjouissons-nous

Et les voilà tous dansant, saut
gambadant, criant, battant des mai
chantant, en un mot, faisant un
page, tel que l'imagination ne po
rait se le figurer. Le Curé, le Bai
et quelques riches fermiers, fi
apporter des tonnes que l'on p
des deux côtés à la fois, et les VIV
recommencèrent de plus belle.

J'aurais voulu rester spectateur o

de rester trop long-tems dans un royaume où je devais craindre à chaque instant de me voir arrêté, je m'arrachai d'auprès de ces bonnes gens, et je me hâtai de continuer ma route.

Peu de tems après mon arrivée en Hollande, j'y reçus une lettre de Bernard.

M. d'Arleville avait été si bien dépaysé sur la quittance générale que Julie et moi lui avions envoyée, qu'i

le titre de son épouse. Adèle s'
attachée à elle tout de suite
l'amitié la plus tendre les unis
Le jeune d'Arleville était toujou
Angleterre. On lui avait écrit s
champ l'heureuse révolution ; ma
n'avait pas encore de ses nouvell

Je passe rapidement sur cette l
pour venir à celle que je reçus qu
tems après. Elle était encore de
nard ; mais elle en renfermai
de M. d'Arleville. Les voici l'i

ıus êtes libre, mon cher ami », ait Bernard ; « vous n'avez pas : de l'être. Jamais il n'a existé lettre-de-cachet contre vous. ıt ce qui s'est passé n'est qu'une ıvelle atrocité de l'Abbé. Il avait né, à force d'argent, un autre lérat, qui a joué le rôle d'un :mpt chargé de l'ordre prétendu. . ne vous aurait conduit dans ‑ ‑‑ le pouvait

» ensuite quelque moyen d'évasio
» enfin de vous tenir éloigné ass
» long-tems, pour que l'Abbé p
» exécuter les exécrables projets qu
» avait formés contre Adèle, qui he
» reusement les a déconcertés par
» retraite au couvent. C'est du co
» plice même du monstre que l'
» tient ces détails. Au lit de la mor
» une circonstance heureuse a cond
» près de lui notre respectable Cu
» Francir. Ce digne Prêtre est parve
» à faire entrer le remords dans s
» ame ; et les aveux qui ont dévoilé
» mystère d'iniquité, en ont été le fru

» Je ne vous dis pas quelle est
» joie de tout le monde. Vous sav
» assez combien nous vous aimon
» combien nous gémissons de vot

» absence. Cette nouvelle a encore » coûté quelques cierges à ma grand' » mère. Il en est une pour laquelle elle » voudrait pouvoir illuminer toutes » les chapelles de la ville, et, ç'aurait » été par cette nouvelle-là que j'aurais » commencé, si M. d'Arleville n'avait » pas voulu se réserver. . . . . » Je ne me donne pas le tems d'achever cette phrase. Le cachet de l'autre lettre, à laquelle je n'avais pas d'abord fait attention, est rompu. Je lis : je crains de me tromper. Je relis : je ne me trompais pas ; j'étais le plus heureux des hommes. Voici la lettre de M. d'Arleville.

» J'AI laissé à votre ami Bernard, » mon cher Blançay, le plaisir de vous

„ annoncer votre liberté. Je me su
„ réservé celui de vous dire qu'e
„ avouant son crime, le faux Exemp
„ m'a fait connaître quel avait ét
„ le motif de l'Abbé Fallacio. C
„ malheureux avait lu dans votr
„ cœur, dans celui de ma fille. L
„ aveux de son complice ont été pou
„ moi un trait de lumière, qui n
„ m'aura pas été présenté en vai
„ J'ai trop connu les peines d'u
„ amour malheureux, pour vouloir
„ exposer ma chère Adèle; et l'épreuv
„ cruelle que je viens de subir m
„ trop prouvé combien la fortune e
„ un avantage fragile, pour que c
„ soit un tort à mes yeux que d'e
„ être privé. Vous êtes honnête et bo
„ Vous aimez ma fille : elle vous aime

„ vot

» J
» par
» et

Bo
lettr
nouv
d'all

l'avaient conduit, et d'où il ne de
sortir que pour aller à Tyburn (1
expier tous ses forfaits. Mais ce
déconcertait toutes les idées, c'
qu'il avait dissipé dans un libertin
scandaleux, ou perdu au jeu, t
ce qu'il avait volé à M. d'Arlevil
qu'il n'avait par conséquent pas
la restitution qu'on lui avait attribu
On s'épuisait à former des conjectur
à chercher des renseignemens sur ce
quittance, etc.

---

(1) Lieu où l'on exécute les crimin
à Londres.

HAPITRE XXVIII.

ART. VOYAGE. ARRIVÉE.

ONSIEUR et Madame Péters
ent. — « Mes amis », m'écriai-
en courant vers eux, « mes chers,
s bons amis, félicitez-moi. Je
; au comble du bonheur. Je suis
'e, j'épouse Adèle : c'est son père
-même. . . . . . . Tenez, lisez ».
ur donnai les deux lettres. Ils
ːlicitèrent avec toute la joie de
ːitable amitié. M. Péters me fit
le suite préparer une voiture.
gne femme se joignit à ses do-
ques, pour faire mes paquets.

Tout fut prêt en un insant ; et partis comblé de leurs félicitatic et de leurs vœux.

Grand Dieu ! comme dans la c constance où je me trouvais , u route paraît longue ! Comme je ma dissais le retard des relais ! l'ouve ture des barrières ! les passages d'ea la lenteur des postillons Hollandai que rien ne pouvait aiguillone: J'allai un peu plus vîte en Franc en forçant le paiement des guid mais combien cette vîtesse me para sait encore lente ! « Allons donc répétais-je sans cesse , « allons dor » je double , je triple , je quadrup » les pour-boire..... ». Et de m'agi dans la voiture , comme si mes mo vemens eussent dû accélérer le sie

..., point d'autre nourriture que quelques fruits, pour appaiser la soif brûlante qu'excitaient en moi la fatigue et l'impatience.

Enfin j'arrive. Je suis en-bas de la voiture, avant qu'elle soit arrêtée. Un domestique me reconnaît, va pour m'annoncer : j'étais déja dans les bras de M. d'Arleville, qui me fit l'accueil le plus tendre. On courut appeller sa femme (Justine) et sa fille, auxquelles il défendit que l'on parlât de moi, pour jouir de leur ...

loin de moi pour le savoi

« Eh bien », dit M.
» est-ce comme cela que
» au moment de s'épouse
en nous prenant tous
bras, et nous détermina
l'autre, « allons donc,
» vous ». Adèle rougit en
m'approchai en tremblai
qu'effleurer sa joue. Ell
cacher dans le sein de so
moi, je suis encore surj

ustine arriva. L'amitié fit un peu
iversion à l'amour. Nous eûmes le
ems, Adèle et moi, de revenir à
ous; mais pendant toute la journée,
l nous resta cet air embarrassé que
'amour honnête donne en pareille
irconſtance.

CHAPITRE XXXIX.

LE SECRET DEVINÉ

LE soir, le Notaire fut mandé, po dresser le contrat. M. d'Arleville vo lait me reconnaître riche de. . . . Il allait stipuler la somme. . . . Je l'interrompis pour dicter moi-mêr *cent mille écus*.

Tout le monde resta comme pétrifi « Comment ! que cela veut-il dire Et quand j'eus raconté l'évèneme qui avait changé mon sort. --- « M ,, père » , dit Adèle du ton de l'ins ration, « tout est expliqué. Je s ,, sûre que sa fortune était bien p ,, considérable, et que c'est à lui q

„ nous devons le rétablissement de la
„ nôtre. Oui, j'en suis sûre ; c'est à
„ lui ». Je voulus jouer l'étonnement ;
mais M. d'Arleville et Justine adoptèrent cette idée d'Adèle, avec tant
d'empressement, s'y livrèrent avec
tant de confiance, que je ne savais déjà
plus comment me défendre, lorsque le
Notaire acheva de m'en ôter l'espoir,
en disant que c'était moi qui avais
annoncé cette heureuse nouvelle.

Le secret que j'avais gardé sur mon
voyage, le rapprochement des dates,
ne laissèrent plus de doute ; et, quoi
que je disse, jamais je ne pus les
dissuader. --- « Mon ami », me dit
M. d'Arleville, « je voulais faire votre
„ bonheur; je vous dois le mien. Nous
„ sommes dignes l'un de l'autre ».

Quand je vis qu'il n'y avait pl
absolument aucun moyen de défend
mon secret, je voulus au moins
pas m'approprier tout l'honneur d'u
action dont la moitié appartenait
une autre. Je racontai le fait da
toute sa vérité. Ce fut une occasi
heureuse de faire connoître à M. d'A
leville l'intéressante personne que s
fils aimait. Il la jugea aussi favo
blement que je pouvais m'y attend
J'entrevis même qu'il n'aurait pas é
fort éloigné de consentir que son f
l'épousât. Il avait trop appris, da
son malheur, à apprécier l'opinio
pour ne s'être pas affranchi de bea
coup de préjugés, et pour considér
dans ses semblables autre chose q
leurs qualités personnelles.

, avait appris aussi à connaître ces
tendus amis que la fortune donne
ju'un revers fait perdre. Quelques
s plutôt, il aurait fallu écrire des
:ts par centaines, pour informer
: sais combien de gens, du ma-
: de sa fille. On n'en écrivit pas
eul ; mais tout le village fut
i. Un bon cabriolet alla chercher
ille Bernard et la mère Simplet.
eu d'une

les frais. Le magister composa d
couplets qu'un Académicien aur
trouvés détestables, et que nous tro
vâmes jolis. Il n'y aurait cherché q
de l'esprit ; il n'y avait que du se
timent. Et puis les refrains, et p
les danses, et puis les espiégleri
et puis les fusées que les garçons l
çaient contre les filles, qui se sa
vaient en poussant ce cri qui po
en même tems l'expression de la j
et celle de la frayeur. Enfin, loin
bâiller au bout d'une demi-heur
comme cela arrive dans les fêtes br
lantes de la ville, la journée enti
s'écoula sans qu'on eût une seule f
regardé le cadran de l'horloge. M
seul. . . . . . . Mais on sait bien q
cela ne prouvait rien contre la fê

ıne d'Arleville, dont on avait
le retour pour célébrer mon
, desirait aussi bien impa-
nt le moment où il pourrait
per pour courir à Paris. Son
ait allé le recevoir à son débar-
nt à Calais, ne l'avait plus
, et l'avait ainsi obligé de nous
r des momens que l'amour ré-
it pour Julie. Il était d'autant
... qu'aux in-

joignaient celles que cause un silen
prolongé : depuis long-tems, il n'av
reçu aucune lettre de Julie. Il che
chait à se persuader que de faus
combinaisons entre son itinéraire
les jours de courrier en étaient
cause ; mais un secret pressentim
dont il voulait en vain se défendre.
Hélas ! il n'était que trop fondé. Ju
avait quitté Paris.

J'avais espéré que moins timor
à mesure qu'elle avait recouvré
santé, elle avait abandonné le pro
formé dans sa maladie. Mais e
l'avait exécuté à la réception de
lettre par laquelle d'Arleville l'inf
mait de son arrivée en France. Bern
et la mère Simplet étaient avec m
elle avait éloigné Lisbeth, et ci

si bien choisi son moment, si bien pris ses mesures, que personne, absolument personne, ne savait le lieu de sa retraite.

Que devint l'infortuné d'Arleville lorsque Lisbeth toute en larmes lui remit cette lettre !

« Des raisons que je ne puis vous
» dire, me forcent à m'éloigner, à
» vous ôter même l'espérance de nous
» revoir jamais. Je vous paraîtrai sans
» doute bien coupable. Je vous assure
» cependant que je ne suis qu'à plain-
» dre; et que, si vous remplaciez par
» une opinion désavantageuse les sen-
» timens que vous m'avez accordés
» jusqu'à ce jour, vous seriez bien in-
» juste envers

JULIE.

CHAPITRE XXXII.

L'AMOUR MATERNE

CE fut en vain qu'il fit toutes perquisitions imaginables. Il ne rien apprendre, et revint au châte le désespoir dans l'ame. Bientô tomba malade. Long-tems nous tre blâmes pour ses jours. Son père, r épouse et moi, nous souffrions plu ses maux, que si nous les eussi éprouvés nous-mêmes. Cepenc quelle distance encore de notre d leur à celle de Justine ! Je croyais q dans les différentes situations où je vais vue, elle m'avait rendu témoir

tous les degrés de sensibilité ; mais elle n'avait pas encore tremblé pour la vie de son enfant. O nature ! nature ! quelle énergie tu donnes à la tendresse maternelle !

Il fallait voir Justine au chevet du lit de son fils, ne le quittant ni jour ni nuit, ne prenant ni nourriture, ni sommeil, lui adressant presque continuellement ces expressions douces, consolantes, qu'une mère seule sait trouver et employer, le couvrant de baisers à travers des ruisseaux pestilentiels de sueur, suivant ses moindres mouvemens, changeant d'attitude avec lui, recueillant ses soupirs, brûlante ou glacée, suivant qu'il éprouvait les ardeurs ou les frissons de la fièvre ; jusqu'à sa respiration que,

dans les momens d'oppression qui
compagnaient les crises dangereus
elle mettait à l'unisson avec celle
son fils..... Enfin on eût dit qu'
et lui n'étaient que deux moitiés
même être. Le coup fatal n'aurait
frappé l'une sans anéantir l'autre ; n
le ciel ne fut pas inexorable : il ent
dit les vœux de cette tendre mè
les nôtres. Le jeune d'Arleville ne
point enlevé à notre tendresse.

CHAPIT

CHAPITRE XXXIII.

LES AMANS RÉUNI:

UN jour que j'étais dans le parc occupé à cueillir des plantes ordon nées pour le malade , j'entends quel qu'un de l'autre côté du mur.

« Holà ! eh ! y a-t-il encore loi
» d'ici au château d'Arleville ? --
» Vous-y vlà, Monsieur. --- Dis mo
» encore, l'ami. Sais-tu si M. Blan
» çay y est à présent ? --- Oui-dà
» Monsieur ».

Je crus reconnaître la voix de Sans-Regret. Je m'empressai d'ouvrir un petite porte auprès de laquelle je m

trouvais. C'était effectivement lui. I
qu'il me vit, il courut à moi, et m'e
brassant tout aussi familièrement q
avait toujours fait. . . . Un autre m'
rait abordé respectueusement, à ca
de ma nouvelle fortune, et ce respe
là m'aurait humilié ; au lieu que je
fier de sa familiarité ; elle était u
preuve qu'il me rendait justice.

--- « Mais qu'avez - vous donc
me dit-il. « Vous avez l'air tout je
» sais quoi. Est-ce qu'il n'y a donc
» moyen de devenir riche sans deve
» en même tems soucieux » ? Ma
quand je lui eus fait part de l'état
jeune d'Arleville : --- « Ah ! c'
» différent çà. Gn'y a de quoi s'afflig
» mais c'est égal, vlà z'un luron »,
se frappant la main sur le ventr

« vlà z'un luron qui va tous vous co
» soler. Si le mal de M. d'Arleville
» vient que de ne pas savoir ous'qu'
» sa Julie, je l'guérirai, moi, et j'm
» vante. Il y a trois jours qu'en passa
» par un chemin détourné, il ét
» nuit, le terrein était gras, j'avais
» un petit coup, tant y a que j'rou
» dans un fossé, que ça pouvait pas
» pour une chûte à me casser le co
» mais c'est égal ; on me prit, on
» porta dans une maison voisine,
» je fus soigné comme un Colonel ;
» ce qui gn'y avait de pu gracieu
» c'est que la maîtresse du logis ét
» belle à croquer, mais j'dis plus be
» que si elle n'avait été que bell
» parce qu'elle avait l'air d'être bl
» quée de d'puis long-tems par le cl

» grin. Le lendemain elle me fit
» jeûner, voulut me donner de l'
» gent; mais votre serviteur, qu
» dis, un guernadier n'tend pas la m
» comm'çà. Me vlà donc parti; n
» j'avais dans la tête que je connais
» ma belle hôtesse. En effet, à fo
» de me rappeler ce trait-ci, ce tr
» là, j'ai reconnu par mémoire M
» Julie ».

--- « Ah! mon cher Sans-Regr
» mon cher ami! allons vîte ren
» la vie à toute une famille ». Et,
mettant à courir, je suis en un cl
d'œil auprès de M. d'Arleville. -
« Dieu soit loué »! s'écria-t-il a
transport. « Le bonheur de mon fils
» dépend plus que de moi. Cepend
» ménageons sa faiblesse, celle de

» mère ; ne leur apprenons qu'avec
» précautions. . . . . Mais est - il
» bien sûr ? . . . . --- Et je m'en
» vante », dit Sans-Regret, qui m'avait suivi courant à sa manière. « Je
» ne l'ai vue en tout que deux fois ; je
» ne l'ai reconnue que de mémoire ;
» mais c'est égal. Je parierais mes
» moustaches que c'est elle - même.
» --- Il serait si dangereux », dit M.
d'Arleville, « de donner une fausse
» joie à ma femme ! à mon fils !
» Voudriez - vous me conduire chez
» Julie ? --- Oui - dà ! --- Eh bien !
» partons sur-le-champ ».

On fit atteler une voiture. M. d'Arleville prit un prétexte. Il partit avec Sans - Regret. Le troisième jour, il fut de retour avec Julie. Pendant son

absence, Adèle et moi, nous avi
d'abord jeté quelques lueurs d'esp
rance dans le cœur du jeune d'A
ville et de sa mère. Nous les avi
fortifiés graduellement, enfin n
avions annoncé que la retraite de J
était découverte, ensuite qu'elle
nait, enfin qu'elle était arrivée. M
gré tous ces ménagemens, l'instant
elle parut nous fit trembler de n
veau pour la vie de son amant.
convulsions, des évanouissemens
délire; mais ce ne fut l'affaire que
premiers momens. Cette crise pass
nous n'eûmes plus qu'à espérer. B
tôt le retour entier de la santé
d'Arleville, et son mariage avec J
ne nous laissèrent plus de vœu
former.

Fidèle aux principes que l'expérience lui avait fait adopter, M. d'Arleville s'inquiéta peu de l'opinion d'un monde auquel il renonçait. Il ne vit que l'existence de son fils, et les vertus par lesquels Julie avait racheté une faiblesse. Justine donna avec joie le titre de sa fille à la généreuse bienfaitrice qui avait si tendrement compati à sa situation. Tout ce que je devais à Julie, est un garant du plaisir avec lequel je la nommai ma sœur. La tendre amitié d'Adèle pour son frère ne pouvait que lui rendre bien chère la personne qui faisait son bonheur.

CHAPITRE XXXIV.

LES VRAIS PLAISIR

DANS une telle situation, qu'a
raient été pour nous les prétend
plaisirs du grand monde ? Nous y r
nonçâmes pour jamais (1), et les br
lantes sociétés de la capitale fure
remplacées par le solide attacheme
des gens de la campagne.

Bernard, Lisbeth, et la mère Sir
plet, sont établis dans un joli man
que nous leur avons donné tout a

(1) Nous ne conservâmes de relation a
dehors qu'avec nos bons amis de Hollan

près du château. Nous avons voulu faire de Sans-Regret notre concierge ; mais il a préféré la garde de nos bois, pour ne pas quitter le sabre et le mousquet.

Nous avons institué des fêtes pour éterniser quelques époques de notre vie, telles que le mariage de M. d'Arleville avec Justine, celui de son fils avec Julie, le mien avec Adèle. Leur nombre s'augmente chaque année, par les anniversaires de nos enfans. On juge bien que je n'ai point oublié l'époque où j'ai reçu la montre de Bernard. Lorsqu'un de nos vassaux s'est distingué par quelque trait de vertu, il reçoit à cette dernière fête, une montre d'argent, pareille à la mienne, et sur laquelle est gravé :

En mémoire de Bernard. Si celui
a mérité le prix est pauvre, la mon
est accompaguée d'une somme d'
gent.

A chacune de ces fêtes, le bon C
Francir distribue des récompenses
enfans qui ont le plus mérité; la m
Simplet fait une neuvaine, et br
des cierges; Lisbeth préside à l'aj
tement des jeunes paysannes; Bern
soigne les détails; Sans-Regret, a
de quelques jeunes gens qu'il exer
entremêle d'évolutions militaires
danses villageoises, et finit toujo
pas s'enivrer; *mais c'est égal.* Justi
Adèle et Julie font des mariages, d
nent des trousseaux et des layett
M. d'Arleville, son fils et moi, n
donnons des portions de terrein à

[redacted]

fricher, des inſtrumens pour les cultiver, des grains pour les premières semences.

C'est ainsi qu'au milieu des jouissances vraies du sentiment, nous trouvons le bonheur que nous aurions en vain cherché dans les erreurs du luxe et de la vanité.

F I N.

TABLE

Des Chapitres contenus dans ce volume.

CHAP. I. *LA dévote et ses v saux.* page

II. *Les plaisirs troublés.*

III. *Bien répondu.*

IV. *Le chien de la dévote le bracconnier.*

V. *Accident. Romance. Ri cule proposition de la d vote.*

VI. *Rencontre inattendue.*

VII. *Qui n'étonnera pe sonne.*

HAP. VIII. *L'improviſatrice.* pag. 38
IX. *Retraite.* 49
X. *Qui ſera former de nouvelles conjectures.* 51
XI. *Progrès d'amour.* 58
XII. *Juſtin ou Félix.* 61
XIII. *Les enfans naturels.* 67
XIV. *Voilà comme on aime.* 75
XV. *Attentat.* 81
XVI. *La lettre de cachet.* 89
XVII. *Les deux moyens.* 95
XVIII. *Le Français chez l'Etranger.* 106
XIX. *Le bon Hollandais.* 113
XX. *L'effet des bons exemples.* 125

XXIV.
XXV. *O*
bien Ju
XXVI. *Eſ*
velle.
XXVII. *Bo*
XXVIII.
Arrivée.
XXIX. *Le*

193
XXXIV. *Les vrais plaisirs.* 200

Fin de la Table.

Chap. XXI. *Evènemens.* page 1

XXII. *Histoire de Justine.* 1

XXIII. *Les erreurs reconnu*
1

XXIV. *Fortune inattend*
1

XXV. *Où l'on reconnoi bien Julie.* 1

XXVI. *Effets d'une bonne n velle.*

XXVII. *Bonheur inespéré.*

XXVIII. *Départ. Voya Arrivée.*

XXIX. *Le secret deviné.* 1

XXX. *Mariage.*

XXXI. *Projet de retraite e cuté.*

IAP. XXXII. *L'amour mate*

page

XXXIII. *Les amans ré*

XXXIV. *Les vrais plai*

Fin de la Table.

e l'Imprimerie de GUILLOT,
des Bernardins, N°. 25.

[illegible]

[illegible]